

E. MATHIS

**CONTES
D'ENNSEQUAN**

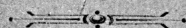


TABLE :

**JEAN DES AULNES
LE RAS BACHTION
PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE
LE CHASSEUR CHASSÉ
LE FIN VOLEUR**

Tous droits réservés par l'auteur.



FRAIZE

LOUIS FLEURENT — ÉDITEUR.

— 2 —

CONTES
D'ENNSEQUAN

par

E. MATHIS

IMP TYP LITH L. FLEURENT - FRAIZE

CONTES D'ENNSEQUAN

par E. MATHIS

JEAN DES AULNES

I

Des nombreux contes de sorciers, dont grand'mère tout en effilant sous l'auvent ombreux sa blonde quenouille, a saturé ma jeune imagination, aucun n'a laissé une impression plus profonde que celui de Jean des Aulnes.

Voici traduite en français l'histoire authentique et fantastique à la fois d'un héros qui par ses aventures extraordinaires mérite l'immortalité.

Je regrette seulement de ne pouvoir garder à ce récit toute la saveur que lui donnait notre vieux patois et la conviction avec laquelle il était conté.

C'était au temps déjà lointain où le diable, le Menegou, comme le nommaient nos paysan vosgiens, prenait mille formes pour tourmenter nos populations terrorisées. En notre époque de paix et de progrès, nous avons peine à nous figurer l'état d'âme des pauvres gens qui vivaient alors sur notre sol piétiné par des invasions continuelles dans un pays, où la guerre, le brigandage, la famine et la maladie faisaient régner l'épouvante.

On dit dans la montagne que les Huèbes ont laissé derrière eux trois choses : la pomme de terre, la lèpre et la sorcellerie.

L'existence de ces générations nées dans la terreur et vivant avec l'idée continuelle de là mort, était remplie de fantômes et de démons. Le diable régnait sur ces intelligences incultes et ces âmes frustes. Ceux qui se livraient à lui recevaient le pouvoir merveilleux de donner et de guérir les maladies, de se rendre invisibles, d'attirer en leurs greniers les récoltes d'autrui, de tarir le lait du bétail ou de le faire périr.

On citait les lieux où il réunissait ses disciples : la Planchette au-dessus d'Entre-deux-Eaux et Balveurche, l'un des sommets du Valtin. Et les soirs de sabbat on entendait passer la *Menée hennequin*¹, la

1 NDLC : Sorte d'enfer en déplacement d'après une légende moyenâgeuse.

ronde infernale, sur les hameaux épouvantés.

Bien peu résistaient au vertige; les femmes surtout, plus impressionnables, devenaient les victimes du Menegou.

Jean, naquit au village des Aulnes, dans le Ban de Fraize, d'un ménétrier alsacien et d'une mère lorraine.

Son père mourut jeune. Mais tout en conduisant ses bals, il avait trouvé le temps de relever la maison détruite par la guerre, une grande maison sans étage, située à l'entrée du village; remis l'enclos en culture et défriché deux ou trois sillons dans les bruyères de l'Eurimont. Il laissait en outre à son fils un violon merveilleux, venu on ne sait d'où, dont les sons égalaient en douceur le chiant des dames des Hautes-Fagnes.

Jean était un beau garçon aux épaules carrées, à la démarche lente et souple de montagnard.

Il tenait de sa mère un front bombé, un teint mat, une chevelure noire et abondante et, de son père, des yeux bleus, profonds et doux, pleins de rêve et de candeur. Comme son père aussi, il prononçait le lorrain avec cet accent tudesque que les générations précédentes ne connaissaient pas et qui est devenu le signe caractéristique du patois

des montagnards actuels nés du mélange de deux races.

Tout cela donnait à sa parole et à sa physionomie un charme particulier.

En outre, Jean des Aulnes était un savant : un maître d'école de hasard, un vagabond de passage lui avait moyennant gîte et couvert pendant tout un hiver, appris à lire dans la Bible et à signer son nom.

Sans avoir reçu d'autres leçons de musique que celles de son père qui jouait par instinct, il faisait chanter divinement son violon. Il était si bien doué qu'il lui suffisait d'entendre une seule fois un air pour le reproduire sur son instrument.

Plusieurs fois par an il descendait en Alsace, pays heureux où régnaient l'abondance et la joie, et en rapportait, sur sa hotte une jarre de vin ou d'eau-de-vie et dans sa mémoire un air populaire, au rythme langoureux, qui enrichissait son répertoire.

Après ses épreuves et au milieu de ses craintes, la population vosgienne semblait vouloir se reprendre au bonheur de vivre et aux plaisirs donneurs d'oubli. Aussi le ménétrier ne chôma-t guère.

C'est Jean des Aulnes qui, dans les noces, rythmait la marche du cortège, pendant que devant la mariée un camarade portait, juchée sur une perche, une poule blanche,

symbole de chasteté. C'est lui qui, à la fin du repas, quand l'heure de la séparation pèse au cœur des vieux, accompagnait le chant : Adieu fleur de jeunesse, et tirait des larmes de tous les yeux et des sanglots à l'épousée. C'est lui qui, à la Saint-Laurent, sur les gazons des chaumes, où se donnaient rendez-vous les jeunesses des deux versants, faisait danser les filles de Lorraine au bras des fils d'Alsace.

Quand on voulait, aux *loures*², rire et se divertir un brin, c'est encore Jean des Aulnes qu'on appelait.

Quand il chantait les anciens airs patois : *La Romance du pauvre homme* ou le *Chant du sagard*, tous l'écoulaient émerveillés.

Grâce à tous ces dons et, comme il plaisantait avec esprit, toutes les filles du ban de Fraize en étaient folles. Aussi était-il de toutes les assemblées et tant qu'il n'arrivait pas, les bacelles jetaient vers la porte des regards impatients. Hélas ! il n'arrivait pas toujours à l'heure. Car le beau gars avait au cœur deux passions violentes : la musique et le jeu. Le jeu même l'emportait et il oubliait souvent les invitations dans d'interminables parties de brellan.

C'est par là que le Malin devait tenter de s'emparer de cette âme simple et droite.

2 NDLC : veillées.

Vous ai-je dit que Jean des Aulnes était aussi amoureux ? Ce n'était pas un de ces amours violent qui s'emparent ordinairement d'un jeune cœur dans la vingtième année, une affection ayant un objet unique qui exclut tout autre attachement, mais c'était un amour plutôt diffus qui tâtonne avant de se poser et de nous prendre.

Jean des Aulnes aimait trois jeunes filles, ni plus, ni moins.

L'une était blonde comme les seigles mûrs, grande, mince et souple comme un rameau de coudre, sans paraître dégingandée. Marianne Renard était fille d'un cultivateur de Demenemeix, très à l'aise puisqu'il fut assez riche pour soutenir en 1716 un procès — qu'il perdit d'ailleurs — contre le curé de Fraize et le chapitre de Saint-Dié qui exigeaient de lui la dîme de la pomme de terre.

Si sa fille tenait de sa mère, qui avait du sang des Ribeaupierre dans les veines, son port majestueux, elle avait de son père le sens pratique et passait pour une excellente ménagère.

Annette Filard était brune comme une enfant d'Espagne, petite et boulotte. Mais son joli minois rose avait tourné la tête à plus d'un garçon. Cependant ses yeux noirs qui le couvaient avec tant de tendresse,

avaient, depuis longtemps, fait comprendre à Jean qu'il était le préféré. Elle habitait avec sa mère et sa grand'mère à la Costelle, la maison aux arcades où se tenait le marché.

Ces dames possédaient du côté des Beurrées une graine autrefois prospère, qui n'attendait qu'un gars robuste pour la remettre en valeur.

Enfin Hauvielte, dite Viette, fille de Fanack, le flotteur, était presque sa voisine puisqu'elle habitait à Clairegoutte, la maison des Graviers, en face du pont de bois qui conduisait aux Aulnes. On incline à penser qu'elle était rousse comme un pampre à l'automne. Mais elle rachetait cela par l'opulence des formes, la transparence des chairs et la figure la plus avenante qu'on pût trouver. C'était en outre, la plus douce des créatures, ayant larme facile et cœur tendre.

Elle était pauvre, mais cela importait peu aux yeux de Jean.

Il passait seulement en revue les qualités de chacune sans pouvoir se décider. Il se savait d'ailleurs profondément aimé des trois et comme il était bon comme le pain de froment, il craignait, en faisant un choix, de réduire deux cœurs au désespoir.

Et ce fut ainsi pendant tout un hiver qu'il passa à étudier les trois jeunes filles. Ces

villages étant voisins, leurs habitants se réunissaient pour la veillée tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On s'assemblait sous la grande cheminée dont le manteau, soutenu par d'énormes poutres de chêne, couvrait toute la cuisine.

Et là, pendant que montaient en volutes, à travers les bandes de lard, la fumée des franges et des cônes de pins, on écoutait les vieux narrer les faits récents des grandes guerres, les histoires merveilleuses des fées ou les exploits des revenants et des sorciers.

Quand le temps le permettait on s'installait à la grange pour teiller le chanvre. Dans le bruit assourdissant des *maques* et des *sabrats*, dans la poussière des chénevottes, chacun s'employait de son mieux.

Ou bien les veilleurs se réunissaient dans le poêle³ où la taque chauffée à blanc, répandait sa chaleur.

Les femmes en rond autour du grand chandelier de bois où fumait le *heurshot*⁴ d'étain, tournaient leur fuseau. Les hommes s'asseyaient sur les escabeaux à trois pieds ou sur les *hugeottes*⁵, rangées contre le mur. Et les enfants, la tête bourdonnante de

3 NDLC : pièce où l'on se tenait.

4 NDLC : lampion d'étain.

5 NDLC : petite huche servant de siège.

*fiauves*⁶, finissaient par se coucher et s'endormir sur le sol et dans les espaces libres. Les jeunes gens, derrière les filles, attendaient en les lutinant la fin du travail. Et quand la tâche marquée par les mères était faite, on sortait les bancs et les escabelles à la cuisine et un bal s'improvisait. Jean des Aulnes alors prenait son violon, montait sur la maie, et tout en jouant, regardait tournoyer toutes trois également pleines de grâce et d'entrain, les trois jeunes filles dont l'image le hantait.

Et ses hésitations allaient se prolongeant.

Vainement tous les dimanches, avec sa foi naïve, il demandait à Dieu de l'éclairer. Vainement après chaque office il recourait à une épreuve qu'il espérait toujours décisive. Il se plaçait sous le porche comme tous les jeunes gens pour offrir l'eau bénite aux bachelettes, se promettant de choisir celle qui lui demanderait la goutte bénie. Et toutes trois, comme si elles se donnaient le mot, passaient, devant ses camarades, sans les voir, venaient à lui rougissantes et lui tendaient la main comme pour solliciter une aumône. Ainsi le printemps vint, puis l'été. Enfin l'automne .lui réserva une épreuve qui donna quelque temps un autre cours à ses idées.

Un soir d'octobre, devant son âtre, sa mère laissa tomber son fuseau et s'éteignit

6 NDLC : Contes vosgiens en patois.

comme une lampe épuisée. Les voisines accourues lavèrent la morte et l'ensevelirent dans sa robe et son sarrau des dimanches, brûlèrent la paille de son lit à l'embranchement des deux chemins, jetèrent toute l'eau qui se trouvait dans la maison pour empêcher la pauvre âme de s'y noyer. Enfin elle semèrent de buis le drap qui couvrait le corps, y placèrent un crucifix, allumèrent un long cierge en cire et la veillée funèbre commença, selon le rite accoutumé.

Avec tous les gens des Aulnes et des villages voisins les trois bacelles vinrent apporter une prière à celle qui partait. Elles étaient là encore quand quatre hommes vigoureux l'ayant sur leurs épaules transportée au cimetière de Fraize, on descendit la bière dans le trou béant. Jean les vit bien, toutes trois également pâles et belles, également prometteuses de consolation. Mais il s'enfuit, une détresse immense dans l'âme, toute sa pensée à sa chère morte.

C'était une femme ignorante mais d'un grand sens. Et Jean se reprocha de ne pas lui avoir, par pudeur, confessé ses perplexités et demandé un conseil qui l'aurait tiré d'embarras.

Il n'oubliait pas d'ailleurs qu'il lui restait encore un devoir à remplir. Car en ce temps-là on ne laissait pas partir les morts

avec autant de désinvolture qu'aujourd'hui, on leur assurait tout ce qui peut faciliter l'entrée dans l'au-delà et réjouir les âmes qui flottent un moment autour de nous, ne quittent qu'à regret leurs amours mortelles.

La nuit venue, il plaça une bouteille de vin sous son sayon, prit son violon et s'en alla là-haut vers celle qui dormait.

Il arrosa le tertre de terre fraîche, plaça un chateau de pain et un rameau de gui au pied de la croix, comme le recommandaient les ancêtres, puis fit chanter à son instrument le dernier adieu. Ce fut une improvisation divine. Elle débuta timidement comme un gazouillis d'oiseau qui s'éveille, un salut à l'aurore, à la vie. Puis le jeu prit de l'ampleur, chantant la jeunesse, chantant l'amour. Mais voici que des plaintes se mêlent aux notes allègres et lieu à peu le chiant devient une mélodie sombre comme un soir d'automne. Ensuite de plus en plus triste et semblant mourir dans l'éloignement. monte le soupir désespéré des âmes dans la nuit.

Enfin, quand tout paraît terminé, tout à coup un chant d'espérance jaillit victorieux du sublime instrument. — L'ombre et la mort sont vaincues, l'âme allégée plane enfin, comme un oiseau privé qui a reconquis sa patrie éthérée. Maintenant tout est fini; le virtuose revient à la réalité et s'en va brisé et chancelant au milieu des

croix aux bras noirs et des passants charmés dont les ombres s'effacent pour le laisser passer. Il rentra chez lui. accrocha son violon à la muraille et passa tout l'hiver, reclus dans son deuil et son isolement.

II

Or un soir qu'il était, le front collé à sa vitre, perdu dans sa rêverie, un spectacle étrange attira ses regards. Un lièvre qui semblait sortir des buissons voisins, traversa lentement son jardin sous le clair de lune, se campa sous sa fenêtre et se mit à le fixer avec des yeux humains. Sous ce regard le jeune homme éprouva une sensation pénible. Pourtant le braconnier qui dort en tout montagnard se réveilla en lui. Instinctivement il courut chercher son mousquet toujours chargé au fond d'une huche, entr'ouvrit le guichet et tira presque à bout portant sur l'animal. Celui-ci aurait dû être broyé parla décharge. Néanmoins il se leva, sans paraître incommodé et s'en retourna comme il était venu. Jean sortit et sur la neige chercha des traces : rien; il courut au buisson : rien encore. Alors une idée subite lui vint qui lui fit courir un petit frisson dans le dos ; ce lièvre était un sorcier.

Cependant comme il était brave et n'avait rien à se reprocher, il se remit bien vite. Il pensait encore à cette aventure quand, dans le soir du lendemain on frappa à son buis. Il ouvrit et dans l'ombre aperçut une femme. D'une voix dolente elle lui demanda un gîte pour la nuit : « Je suis seul, ma pauvre femme, ne pourriez-vous demander ailleurs ? — On m'a repoussée partout. Je ne puis aller plus loin. Si vous me refusez, il ne me reste qu'à mourir de froid ici. — On vous a repoussée ; vous n'êtes donc pas chrétienne ! — Hé non ! » A celle réponse, il eut une hésitation, si tôt vaincue : « Après tout, c'est une créature du Bon Dieu » se dit-il.

Et l'ayant fait entier, il vit au rayonnement de l'âtre une vieille misérablement vêtue, au teint presque noir, à l'œil pourtant brillant dans une face maigre et anguleuse.

Il reconnut tout de suite une *sarrazine*, une de ces femmes dont la patrie est inconnue et la vie mystérieuse, venues à la suite des armées, courant en ce temps-là les villages et lisant, pour un gros sou, l'avenir dans la main des bachelettes. Il la fit asseoir au coin du feu, rapprocha les lisons et lui prépara une bolée de lait chaud.

Après être restés un moment à se considérer, ils se mirent à causer et Jean la voyant bien disposée parle bien-être qu'elle

éprouvait, amena aussitôt la conversation sur l'incident de la veille, comptant bien qu'elle lui donnerait la clef de l'énigme. Quand elle l'eut écouté elle dit lentement : « Beau gars, va demain à l'église, cueille quelques larmes de cire au cierge pascal, conservé derrière l'autel. En partant et en revenant aie soin de ne dire mot à personne. Rentre chez toi et glisse aussitôt, avec la poudre, ce que tu auras rapporté dans ton arme — et attends. Aussitôt que la sorcière paraîtra — car c'est une sorcière — tire sans hésiter. Puis le lendemain, entre chez toutes les connaissances ; tu connaîtras celle que tu cherches ». La vieille restaurée et réchauffée, il la conduisit dans l'étable tiède et, entre deux cendriers de toile, la coucha sur un lit moelleux de paille.

Le lendemain en partant elle lui renouvela ses recommandations, puis voulut lire dans sa main : « Tu es aimé, dit-elle comme tu mérites de l'être ; mais une seule de celles qui pensent à toi peut te rendre heureux, les autres sont indignes, car on ne peut partager son cœur entre le Menegou et un homme vertueux. Choisis bien et pour cela reste toujours en grâce. D'ailleurs du Levant et du Couchant, de l'air et de la terre, d'Isis et de Siva. du Malin et de ses suppôts, je conjure pour toi tous les sorts ». Et elle s'en fut après avoir soufflé aux quatre coins du ciel.

Lui resta songeur. Croyant comme il l'était, il ne douta pas un moment de ce que venait de lui dire la *sarrazine*. S'il avait bien compris, deux des jeunes filles qui occupaient sa pensée étaient en la possession du diable. Et se remémorant leur air candide, leur piété vraie ou affectée, il avait pour la première fois l'intuition du mystère qu'est le cœur de la femme et de la perversité qui peut s'y cacher. Cette constatation lui fit d'abord beaucoup de peine. Mais il en vint peu à peu à bénir Dieu de lui avoir fourni un moyen de sortir de ses angoisses. Mais lesquelles étaient indignes ? Le difficile était maintenant de les découvrir. « Eh bien, pensa-t-il, je vais d'abord faire ce que m'a dit la *sarrazine* et nous verrons après ».

Il mit sa veste de tridaine, et s'en alla vers l'église.

Il fit ce qu'on lui avait recommandé et revint sans répondre au salut de personne, au grand ahurissement de ceux qui le rencontraient. Son mousquet chargé, il attendit. Pourtant une réflexion vint tout compromettre. « Si c'était l'une d'elle-; et si j'allais la tuer ». Mais voilà que pendant ce combat intérieur, le lièvre tout à coup sort du buisson et s'avance à travers le jardin. Jean craignant de le laisser s'approcher ouvre avec bruit le guichet de son fenestron, espérant secrètement faire fuir la

bête. Mais, après un moment d'hésitation, elle s'avance de nouveau vers lui. Alors, le cœur battant, il ajuste l'une des pattes de devant et fait feu.

En même temps que la détonation, un cri perçant et douloureux retentit. Et quand la fumée se fut dissipée, il vit l'ombre d'une femme courir en geignant vers la haie.

Il n'eut pas le courage de la poursuivre. Il était là, une sueur froide aux tempes, quand il entendit un fracas formidable dans toute la maison. Les marmites avec la vaisselle semblaient danser dans la cuisine une ronde infernale ; ses meubles se heurtaient dans le poêle; les poutres du plafond étaient ébranlées comme sous les coups d'une cognée formidable et les *essandres*⁷ du toit craquaient comme lorsque l'incendie les mord. Dans l'étable, les bestiaux mugissaient d'épouvante. Il sentit passer dans l'air de la chambre des ailes glacées. Mais, comme si une force mystérieuse émanait de lui, rien ne le touchait. Ahuri, presque instinctivement, il décrocha son falot, plongea une chènevotte dans le brasier de l'âtre et l'alluma. Il courut à l'étable où le bruit redoublait.

Un petit homme rouge, pas plus haut qu'un *pizot*. était debout sous la crèche et

⁷ NDLC : Bardeaux de bois ou encore « essis », planchettes en forme de tuile, pour couvrir une toiture ou une façade.

soufflait au muflle des bêtes épouvantées. A l'approche de Jean, il s'enfuit par la chatière en jappant comme un chien. C'était le Sotré. La présence du maître calma les animaux qui reprirent avec calme leur rumination. Quand il rentra dans sa cuisine, tout était à la place habituelle. Là, de même qu'au poêle, rien ne semblait avoir bougé. Comme le bruit continuait au grenier, il y monta. Il lui sembla devant lui, entendre fuir une troupe de chat; mais là non plus, rien n'avait changé de place. Il avait recouvré tout son sang froid et il se demandait s'il allait passer la nuit dans sa maison hantée.

Mais la pensée qu'il pouvait avoir peur le fit rougir. Il fit sa prière comme tous les soirs et se coucha. Mais à peine eut-il éteint son falot que des bruits d'une autre nature se firent entendre : raclements de griffes au murailles, cris de chats en furie remplirent la maison; des pas de bêtes mouillées claquaient sur la terre battue du poêle; il entendait autour de lui des souffles haletants et des grincements de dents, comme si une armée de singes s'apprêtaient à le dévorer. Il ne put fermer l'œil de la nuit. Mais les premières lueurs du jour mirent les esprits en fuite; tout bruit cessa et il s'endormit enfin profondément. Il s'éveilla vers midi et s'apprêta aussitôt à sortir, comme le lui avait recommandé la *sarrazine* pour visiter ses connaissances.

Sous un prétexte quelconque, il pénétra, sans frapper, à la mode de la montagne, chez quelques voisins. Mais il ne remarqua rien d'anormal. Il sentait bien qu'il fallait chercher ailleurs l'explication de la tragédie de la dernière nuit.

Aussi s'empressa-t-il de se rendre chez Marianne. Il entra en coup de vent. La jeune fille était assise au coin de l'âtre, les yeux tirés par la souffrance et pâle comme une morte. Au bruit qu'il fit elle voulut se lever et s'enfuir. Mais il n'était plus temps. Elle se rassit donc et tâcha de dissimuler, sous sa mante, son bras droit enveloppé de langes sanglantes. Cela lui allait elle !

L'émotion les empêchait tous deux de parler. Il s'approcha, plein de pitié, et la regarda dans les yeux. Il y lut une haine implacable. Malgré son émoi, une autre chose aussi le frappa. Pour la première fois il la surprenait sans son bonnet lorrain à garniture de dentelle. Et il vit sur le sommet du front, entre les deux bandeaux, une tache brune, comme une brûlure, au cuir chevelu. Elle crut lire du mépris dans ses yeux et, sentant son amour perdu, elle lui cracha sa haine : « Maudit ! maudit sois-tu . ! ! que tu ressentes un jour tout ce que tu me fais souffrir ! Va t'en, car ta présence m'est torture. — Marianne, Dieu vous garde ! » répondit-il tristement. Et il s'enfuit les larmes aux yeux.

On était à la veille de Noël. Ce soir-là l'ardenne soufflait glacé et le brouillard des eaux s'épandait sur la neige blanche. La nuit blafarde des montagnes descendait déjà dans la vallée quand il se trouva, marchant comme dans un rêve, à la porte des dames Filard. Il s'arrêta un instant sur le seuil se demandant s'il allait entrer. Et comme il était là, il jeta un coup d'œil dans la cuisine par le fenestron. Au coin de la cheminée, suspendue à une poutre, la lampe de fer à crémaillère jetait sa pâle lumière. Personne autour ; mais dans l'âtre, à travers les cendres et les braises, trois chats noirs, dressés gravement sur leur pattes de derrière, dansaient en silence. Jean, qui, depuis deux jours, vivait au milieu des prodiges, n'eut plus la force de s'étonner. Il devina qu'il avait devant lui une autre manifestation de la sorcellerie. Sa seconde amie se livrait là, avec sa mère et sa grand'mère, à l'un des rites du culte de Satan. Sans crainte pourtant, il appuya sur la clenche. Mais la porte était verrouillée à l'intérieur. Bientôt la voix d'Annette se fit entendre :

« Qui est là ? — Jean des Aulnes ». Une conversation rapide et à voix basse eut lieu entre les trois femmes, puis la porte s'ouvrit. Jean entra, en s'efforçant de prendre son air le plus naturel. La lampe était rallumée et la mère et l'aïeule filaient

tranquillement. Seule la jeune fille avait l'air préoccupée.

Jean s'arrêta près d'elle et la regarda dans les yeux. Elle baissa la tête avec embarras et le jeune homme vit, dans les cheveux noirs en désordre, le même signe noir qu'au front de Marianne.

Les deux vieilles surprirent l'étonnement de son regard et la mère s'empressa de dire : « Annette, remets donc ta cape. Est-ce ainsi qu'on reçoit un galant ? » Puis s'adressant à Jean : « Nous avons fermé l'huis, car la sarrazine a rodée toute la journée dans le village. — C'est donc aussi la crainte de la sarrazine qui vous a fait souffler le heurchot lorsque j'ai frappé ? »

Les trois femmes eurent un mouvement subit.

La vieille pourtant voulut savoir si Jean avait surpris leur secret. Et moitié figue, moitié raisin : « Je croyais que les fenêtres ne servaient que pour regarder dans la rue. — Elles servent aussi parfois à voir ce qui se passe dedans ; et, ma foi ! j'ai vu de jolies choses ». Puis s'étant baissé vers l'âtre : « Les chats qui dansaient céans, ont donc soufflé dans les cendres, je ne vois plus trace de leurs pas ? » Se sentant découvertes, les trois femmes se levèrent comme des furies. Mais le jeune homme était déjà dehors. De la porte la vieille cria :

« Jean des Aulnes, il t'en cuira; si loin et si haut que tu sois, notre vengeance t'atteindra ! »

Sous cette seconde malédiction, le pauvre garçon s'en alla tristement. « Dieu aidant, pensa-t-il, je saurai bien me garder de leurs maléfices ». Et tout au fond de lui-même, il finit par sentir un secret contentement. Il venait de découvrir les deux jeunes filles indignes dont la sarrazine lui avait recommandé de se garder. Il ne restait plus que Viette. Celle là, sans doute, était honnête et vertueuse et ferait une épouse chrétienne près de laquelle il vivrait heureux.

Et pour courir près d'elle, il allait enfile le sentier de la Forge qui longeait la Meurthe et aboutissait aux Gravières, lorsqu'il entendit courir derrière lui quelqu'un qui semblait vouloir le rattraper. Comme il se retournait il distingua dans l'obscurité un homme de haute taille. « Vous êtes sans doute du pays, lui dit celui-ci, et vous seriez bien aimable si vous vouliez m'indiquer une auberge où je pourrais passer la nuit. J'arrive d'Alsace et c'est la première fois que je viens à Fraize. — Ce que vous me demandez est facile, dit Jean; vous trouverez ici tout près ce qu'il vous faut. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire ». Et le jeune homme, toujours complaisant, revint sur ses pas et

se dirigea avec l'étranger vers l'auberge que la mère Maugeat-Leroy tenait près du pont de Fraize.

Ils entrèrent dans la cuisine qui servait en même temps de salle de débit. La cabaretière était seule au coin de son feu, un gros chat sur ses genoux. Elle répondit distraitemment au bonsoir de Jean, mais au son de la voix de l'étranger qui avait voulu entrer le dernier, elle eut un soubresaut, ses yeux s'allumèrent et elle se leva affairée. Quand Jean lui eut présenté la requête de son compagnon, il voulut se retirer, mais celui-ci le retint et lui dit : « Puisque je vous ai dérangé, vous me ferez bien le plaisir d'accepter un verre et un morceau de *coïïn* avec moi ». Le jeune homme fut sur le point de refuser, mais il n'osa et il s'assit en face l'étranger. Celui-ci apparut à Jean comme un individu d'âge indéterminé, aux allures d'Orbelet, poilu jusqu'aux yeux, portant une blouse de roulier et une casquette en peau de lapin.

Il s'était installé à table et paraissait chez lui. Il prit la cruche de vin et remplit les verres; d'un tour de main il partagea le *coïïn*, poussa une part vers Jean et se mit à manger l'autre avec appétit. Quand ils eurent trinqué, il saisit un jeu de cartes qui sembla se trouver là par hasard, et proposa : « Si on faisait un brelan » C'était prendre Jean par son faible. Emporté par sa passion,

il aurait passé ses nuits à battre les cartes assis sur un séran à peigner le lin. Aussi ne fit-il pas trop de difficultés pour accepter, bien qu'un vague remords le prit à la pensée que Viette allait peut-être l'attendre pour la veillée de Noël « Bah ! se dit-il. le temps de faire quelques donnes et je pars ».

La partie commença et devint bien vite acharnée, quoi qu'on ne jouât d'abord qu'un gros sou « à la tire ». Et les tours se ressemblaient invariablement. Jean, qui jouait serré, amassait cinq marques; puis l'adversaire reprenait l'avantage et en deux donnes, il gagnait tout. Piqué au jeu, le jeune homme voulut doubler les mises, déploya tout son talent; mais il perdit encore. Il dut enfin s'avouer qu'il avait trouvé son maître. Comme il refusait de continuer, n'ayant plus d'argent, l'autre lui proposa : « Jouons un petit écu; si vous gagnez, je paie; si vous perdez encore, vous me paierez en venant demain soir chez moi conduire le bal qui doit terminer la veillée ». Comme Jean s'inquiétait de la demeure de l'étranger : « J'habite Orbey, lui répondit-il; mais que vous importe; si vous perdez, tenez-vous devant le vicariat demain soir à neuf heures. J'irai vous chercher en schlitte ou autrement et au matin je vous ramènerai de même. « Aussi bien, pensa Jean, mon deuil est fini et je puis accepter » et sans se demander comment il pouvait se faire que son

partenaire connût sa profession, aveuglé complètement, il cria : Ça va ! — Votre parole d'abord ! — Vous l'avez ! »

Ce ne fut pas long. Pourtant la chance parut favoriser Jean. Il amena un brelan d'as et joua le tout. L'autre, hilare, aligna quatre valets. Jean perdit encore. « Mais tu es donc le diable en personne, dit-il, en envoyant, d'un geste violent, ses cartes à travers la table. L'une d'elles tomba. Jean, en furetant par terre, pour la ramasser, s'aperçut avec stupéfaction, que son partenaire avait un pied de bœuf. C'était le Diable lui-même. Tremblant de tous ses membres, le pauvre garçon se hâta de se signer, mais l'autre déjà avait disparu emplissant la pièce d'une fumée nauséabonde.

Jean, comme un fou, se jeta dans la rue.

L'air froid le rappela à la réalité. Et dans le ciel sombre et bas il entendit les volées des cloches mouler comme un chant de joie dans la nuit. Il se rappela la messe de minuit à laquelle il avait failli manquer. Car le brusque dénouement de l'aventure l'avait seul empêcher de se mettre en état de péché et de se livrer ainsi complètement à son ennemi. L'esprit bouleversé, il se dirigea vers l'église où les populations de douze villages se pressaient alors dans la lumière fumeuse des torches. Il s'agenouilla à sa place habituelle près du pilier des tribunes.

Ce que dut-être sa prière en cette heure inoubliable, je n'essaierai pas de le dire. Cri de reconnaissance, appel désespéré aux forces divines, ce fut tout cela à la fois, qui de son cœur monta vers Celui qui dans cette nuit mystérieuse était venu vers les simples et les malheureux pour mettre en leur vie un rayon d'espérance et pour vaincre le mal.

Comment décrire aussi la journée du lendemain ? Une seule pensée occupa son esprit et il essaya vainement de sortir de ce dilemme redoutable : ou manquer à sa parole ou conduire avec son archet la danse du sabbat. N'était-ce point de toute façon offenser Dieu.

Jean se dit cependant que parole donnée, fût-ce au diable, doit-être tenue. Il croyait aussi que Celui qui l'avait protégé jusqu'ici, ne pouvait l'abandonner au dernier moment. Et il se décida à aller au rendez vous.

Il avait bien un peu, il faut le, dire, le secret espoir que le Menegou se sachant découvert, n'oserait pas venir. C'était bien peu le connaître.

Il ne voulut pas voir Viète, de peur de sentir son courage mollir.

Et il remit après l'épreuve, la joie d'aller la trouver et de lui demander de devenir sa femme. Comme huit heures sonnaient, il se

décida tout à fait, prit son violon muet depuis plus d'un an, et lentement monta vers le vicariat. C'était une grande bâtisse à un étage, située devant l'église, et où logeaient les trois vicaires qui desservaient l'immense ban de Fraize. Justement l'un d'eux à la lueur d'une lanterne, sellait son cheval pour s'en aller à la Grand'Combe, à trois lieues de là, porter, à travers les neiges et la nuit glacée, les dernières consolations à un vieux marcaire qui se mourait.

Jean s'approcha pour l'aider, puis, au moment où il se hissait en selle, il lui dit : « Monsieur Didier, pendant que vous irez seul dans la vallée, avec le bon Dieu près de votre poitrine, priez-le donc de me protéger. Car je vais faire cette nuit un voyage plus long et plus dangereux que le vôtre ». Le prêtre le regarda avec étonnement ; mais, comme il était pressé, il promit d'un mol et s'enfonça dans la nuit.

III

Quelques instants après, neuf heures sonnaient lentement au haut du vieux clocher. Et sans qu'aucun bruit l'eût annoncé, Jean vit près de lui l'étranger de la veille : « Je vois avec plaisir, lui dit-il, que tu sais tenir tes promesses. Malgré l'avanie que tu m'as causée la nuit dernière, moi

aussi, je tiendrai la mienne. Laisse-toi conduire ; fais ce qu'on te dira ; ne t'avise plus d'un signe ou d'une invocation qui pourrait me mettre mal à l'aise et je te promets, foi de Lucifer, qu'il ne t'arrivera rien. Si je suis content de toi, au lieu d'un écu, je te promets une fortune ».

Il cessait à peine de parler que Jean se sentit emporté dans les airs par une force mystérieuse, au-dessus des bois, au-dessus des monts. Le Menegou ne le quittait pas ; mais il lui sembla qu'il avait changé de forme. C'était bien maintenant Satan, le prince des ténèbres, dont les ailes immenses épaisissaient l'ombre des vallées. Jean avait perdu la notion du temps et de l'espace et se laissait emporter, serrant son violon, recommandant son âme à Dieu.

Tout-à coup les sommets des monts s'éclairèrent d'une vive lueur et des bruits étranges parvinrent à ses oreilles. Ce furent d'abord des appels stridents d'orfraie, un bruit infernal de chaudrons et de sonnailles auquel se mêlait ce cri sauvage et mystérieux : tiouhihi ! qui roule dans les collines vosgiennes aux soirs de noce et de bataille.

Puis dans un déchaînement d'orage et d'ouragan, passa autour de lui une bande de diabolins aux pieds palmés et aux ailes de chauves-souris qui miaulaient comme des chats ou criaient comme des petits enfants.

Jean voguait en pleine *Menée hennequin*. Enfin des sorcières, à cheval sur des balais, échevelées et hurlantes surgirent aussi emportées dans la même direction. La lumière entrevue grandit, grandit ; le ciel en est inondé.

Le malheureux sent enfin qu'il prend pied. Il se trouve déposé dans un palais merveilleux dont nulle imagination n'a rêvé les splendeurs. Les murs, le plafond, le parquet semblaient des nuages figés où brillaient des millions d'escarboucles. Au fond de la salle, sur un trône rutilant, le Menegou, enveloppé d'un long manteau rouge, trônait, auréolé de flammes. Ses yeux luisaient comme des braises dans sa face poilue et sur son front, à peine visible, deux cornes noires pointaient. De tous les coins du ciel, ses disciples accouraient et l'un après l'autre venaient lui tirer leur révérence. Lui, d'un long doigt à l'ongle de fer, les touchait au front ; les cheveux fumaient et chacun emportait la tache noire, le signe par lequel se reconnaissent ceux que l'enfer a marqués.

Peu d'hommes, mais des femmes et des jeunes filles en nombre dans celle foule. Et Jean au passage les reconnaissait. C'était la mère Maugeat-Leroy, la cabaretière ; Marianne Renard, blonde comme les seigles, son bras en écharpe ; Annette Filard, noire comme une mûre, avec sa

mère et sa grand'mère ; puis d'autres et d'autres encore, montant d'Alsace, venant de Lorraine, toutes celles qu'on disait folles et celles qu'on croyait sages, coureuses de bal, jeteuses de sort et guérisseuses de secret, jusqu'à la gouvernante de l'abbé Didier, la vieille Marguite, reconnaissable à sa béquille qui ne la quittait jamais.

Le Menegou fit un signe et le silence s'établit : « Celui-ci, dit-il en désignant Jean, n'est pas des nôtres et quelques-unes d'entre vous ont même eu à souffrir par lui ; mais nous oublierons tout s'il consent à me servir. Il va commencer ce soir. Quand il aura vu la puissance que je donne à mes élus, quand il aura senti la douceur de mon joug, il voudra être à moi éternellement.

Fais ce pour quoi tu est venu. On te dit du talent. Joue-nous donc tes danses les plus entraînantes. Foin de Dieu et vive la joie ! »

Jean tout blême, mais décidé, éleva lentement son archet puis, avec dévotion, en son cœur, comme sur l'instrument, se mit à jouer le *Miserere*. Des hurlements affreux, des blasphèmes épouvantables remplirent l'air ; le palais de nuages s'écroula et, dans la nuit subite, la troupe infernale se fondit.

Et Jean jouait toujours de toute son âme, de toutes ses forces, pendant qu'en sa mémoire toutes les strophes de l'hymne

sacré défilaiement. Quand il eut fini, il se trouva seul les pieds dans la neige, au milieu des broussailles, sur le sommet d'une montagne.'

La lune en ce moment se levait et dans le ciel soudain éclairci, les étoiles brillèrent, comme pour sourire à l'abandonné. Cette circonstance lui permit de s'orienter. Il connaissait d'ailleurs parfaitement sa montagne et il fut bientôt à peu près certain qu'il se trouvait sur Balveurche.

Il se mit donc résolument en route. Alors commença pour le pauvre garçon une descente impossible à travers les moraines où il risquait à chaque pas de se rompre le cou ; puis dans la forêt, où ne pénétraient plus les rayons de la lune, où il se heurtait aux troncs, s'embarrassait aux ronces et se déchirait aux houx. Tout autre se fût couché là pour attendre la mort ou le jour. Mais il se sentait un courage indomptable et toute la nuit il lutta.

Enfin il lui sembla entendre là-bas le bruit confus des eaux, pendant qu'à travers les interstices des branches, une pâle lumière filtrait. C'était la vallée, c'était le salut !

Voici enfin la brisée que les piétons ont faite dans la neige le long du ruisseau et qui lui indiquera le chemin. Mais il peut à peine se réjouir : une lassitude immense

tout à coup l'envahit ; ses oreilles bourdonnent, une sueur abondante couvre tout son corps : c'est la fringale. Il s'assied, découragé celle fois, se sentant mourir. Le Menegou finira-t-il par triompher ?

Non, car voici qu'au loin, au fond de la vallée un trot de cheval se fait entendre. C'est dom Didier qui revient de sa tournée nocturne. Il descend de sa monture et reconnaît avec stupéfaction Jean des Aulnes étendu dans la neige. Il tire de sa poche une gourde d'eau-de-vie et lui en fait boire quelques gorgées. Peu à peu ranimé, le jeune homme se relève et souriant au prêtre : « Ne vous avais-je pas dit, dom Didier, que j'allais, celle nuit, faire un voyage plus périlleux que le vôtre ? — De grâce, mon ami, dites-moi ce que vous faisiez là à cette heure ? — Je descends de Balveurche en ligue droite. — De Balveurche ! vous venez donc du Sabbat ? — Effectivement. — Mais pauvre ami, vous déraisonnez, — Pas le moins du monde. Mais je vous raconterai cela par le menu en allant demain vous remercier et vous prier de publier mes bans. Pour le moment vous devez avoir hâte de rentrer. Laissez-moi, je puis marcher, maintenant. — Vous laisser ? y pensez-vous ? Vous aller monter sur mon cheval : moi je marcherai devant pour me dégourdir les jambes. Et puis, chemin faisant, vous voudrez bien me narrer ce qui vous a

conduit ici malgré vous, car je vous sais trop bon chrétien pour être venu, de votre plein gré, faire votre cour à Lucifer ».

Et c'est ainsi qu'ils descendirent la vallée. Quand Jean eut fini son récit il dit au prêtre : « Eh bien, dom Didier, auriez-vous jamais cru que tant d'âmes dans votre troupeau, eussent renié Dieu ! — Mon ami, j'en sais plus long que vous, ne croyez. Et puisque Dieu vous protège si visiblement et vous a instruit de tant de choses, je vais vous raconter aussi ce qu'un jour j'ai de mes yeux vu et que je n'ai jamais révélé à personne.

Lorsque j'entrai dans le sacerdoce, j'avais entendu dire que Dieu accorde parfois aux prêtres qui sont près de son cœur, la grâce de lui désigner, pendant la messe, ceux de ses paroissiens qui se sont ainsi donnés corps et âme à l'enfer. Mais je n'osais trop y croire.

Pourtant un jour de Pâques, comme je disais la messe à Wisembach, je fus témoin de ce spectacle étrange. Au moment où je me retournais à l'autel pour adresser vers la nef comble et pourtant silencieuse la salutation aux fidèles : *Dominus Vobiscum*, je vis un bon tiers des hommes et plus de la moitié des femmes me tournant le dos.

C'est ainsi, avais-je appris, que Dieu désigne à ses prêtres les âmes indignes.

Cette découverte me surprit si douloureusement et me troubla au point que j'achevai pour ainsi dire machinalement l'office. Aussi tout en remerciant Dieu d'avoir bien voulu, malgré ma propre indignité, me marquer de sa grâce, je le priai de m'épargner cette épreuve à l'avenir. Et depuis, en effet, aucune révélation de ce genre ne m'a plus été faite ».

Tout en causant ainsi nos voyageurs étaient arrivés à Habaurupt. On commençait à rencontrer des habitations : quelques cabanes misérables et louches éparpillées le long du rupt⁸, où croupissait une population vivant de mendicité et de rapine.

Sur la porte de l'un des taudis une femme en guenilles pleurait. Elle reconnut le prêtre et s'avançant au-devant des voyageurs leur expliqua en patois que l'un de ses enfants se mourait d'un mal étrange que le coupeur de secret n'avait pu conjurer.

« Partez, dit le prêtre à Jean, car mon devoir va me retenir ici. — En ce cas, dit le jeune homme, gardez votre cheval; je me sens si dispos que je gravirais maintenant le Bressoir d'une traite ».

Les premières lueurs du matin éclairent maintenant les monts qui surplombent. Le

8 NDLC : petit ruisseau.

froid devient plus vif et fait crier la neige sous ses pieds. Mais Jean ne sent rien, tout à son bonheur. Voici la scierie de Noiregoutte; voici les Zelles de Plainfaing; voici le village en ruines depuis l'invasion, avec sa chapelle restée debout au bord du faing. — Là-bas, de l'autre côté du bois de chênes et de hêtres qui remplit la vallée, une voix connue se fait entendre. C'est la Blaise, la grosse cloche de Fraize qui sonne *l'Angélus*. Oh ! que ce chant prochain du clocher a de charmes !

Maintenant le jour se lève, un beau jour d'hiver semant une poussière d'or dans les anfractuosités des monts, chassant la nuit des profondes vallées et des cœurs, semant la joie.

Sous le soleil levant, la maison du floteur semblait sourire à l'entrée du village. Tout était clos, mais un mince filet de fumée flottait au toit. La porte n'était pas fermée. Jean l'ouvrit doucement et entra. Un spectacle ravissant frappa ses yeux. Dans le rayonnement de la lampe qui brûlait en la cuisine encore obscure, assise sur son escabelle, il vit la bien-aimée.

La tête appuyée sur son bras replié, les pieds vers l'âtre éteint, le tricot sur son giron, dans un laisser-aller charmant, elle dormait.

Le cœur battant, il tira son violon de sa gaine et doucement joua l'air connu: *Belle endormie, réveillez-vous.*

Elle ouvrit les yeux qui soudain sourirent dans sa face rose: « Ah! vous voilà enfin, dit-elle, comme vous avez tardé. — Quoi ! c'est moi que vous attendez ainsi. — Mais oui, et je ne me suis point couchée — Qui donc vous avait dit que je viendrais ? — La sarrazine m'avait prédit que cette nuit ne se passerait pas sans que..» dit-elle embarrassée et rougissante de plus belle. « Sans que celui que vous aimez ne vienne à vous, acheva Jean. Et la sarrazine ne vous a pas trompée, ma chère Viette. Pardonnez-moi seulement mon retard en considération de ce que j'ai souffert. Car tel que vous me voyez, je reviens du sabbat. — Du sabbat, grand Dieu ! — Oh ! ne craignez rien, ce n'est pas de mon plein gré. Et pourtant j'en reviens heureux, car j'en rapporte la conviction que vous seule êtes digne de tout l'amour dont je veux entourer celle qui sera mon épouse ».

Et la prenant sur son cœur, il l'embrassa éperdument sur le front, là où le Menegou marquait les autres, la faisant sienne pour la vie.

E. MATHIS.

FIN

LE RÂS BACHTION

I

Le promeneur qui, aux jours d'été, suit les flancs du Lange, ne se lasse pas d'admirer le panorama qui, de cette hauteur, se déroule sur la vallée de Fraize et les monts d'alentour.

L'ample rumeur des lointaines usines, avec des chants de coq et des bruits d'aumaille, monte apaisée vers ce sommet.

Et l'homme se sent pris par le calme reposant qui flotte sur les nids de verdure et les futaies hospitalières où s'enfonce le sentier.

On le réveillerait désagréablement de son rêve paisible en lui disant qu'il est sur le théâtre d'une tragédie qui, il y a un peu plus de cent ans, mit tout ce pays en émoi.

Alors le hameau naissait à peine dont les maisons à ses pieds, dans une coulée verdoyante, semblent monter à l'assaut de la montagne.

Quelques cabanes là-bas, s'alignaient à cheval sur une arête de la côte. Le *Faubourg*, tel est le nom qui est resté à ce

groupe de huttes et sous lequel les habitants de la vallée le désignaient ironiquement.

Les pauvres diables qui les avaient élevées vivaient là une existence misérable où la liberté pourtant mettait son charme.

Mon héros, était du nombre. Il s'appelait François Bastien. Mais, selon l'habitude de la montagne, il était plus connu sous le sobriquet de *Râs Bachtion*.

C'était un grand blond, aux épaules athlétiques, charpentier à ses heures, mais vivant surtout de métiers plus ou moins avouables : contrebandier, braconnier et bribeur déterminé. Comme un vrai fils de la montagne, il avait poussé sans règle et sans culture.

Fanatique d'indépendance, n'ayant d'autre loi que sa fantaisie, il était l'ennemi né de tout ce qui porte plaque ou bicornes.

Sa femme, la *Thairon*, petite et accorte, aux traits anguleux, aux yeux fureteurs embusqués sous les mèches brunes débordant de sa cape, formait avec son mari un contraste frappant. Elle n'en partageait pas moins tous ses goûts et lui était dévouée corps et âme.

De ses mains, le Râs avait bâti ce qu'il appelait sa *tchèzatte*, abattant délibérément dans le bois prochain, les poutres, les chevrons et les troncs nécessaires à la fabrication des *essandres*.

Cette forêt de Mandray, déjà haute et drue lui fournissait en outre de quoi entretenir, dans sa cheminée ces flambées claires et chaudes qui font la nique aux hivers vosgiens.

Aussi tous les jours le *frotté* constatait l'enlèvement d'un sapin ou d'une pinasse partie nuitamment à dos d'homme vers le hameau voisin. Et que d'autres bienfaits le ménage ne devait-il pas à cette forêt-providence ? L'été elle lui donnait ses nids, ses champignons et ses ombrages frais où le Râs, pendant des heures se plaisait à muser. La Thairon y montait avec ses chèvres et y faisait d'amples cueillettes de framboises, mûres et brimbelles qu'elle transformait en *brâclis* parfumés pour le repas du soir.

La forêt était leur chose, leur *hagis*⁹, ainsi qu'ils l'appelaient ; ils s'y sentaient chez eux et agissaient en propriétaires. Aussi le couple faisait-il très mauvais ménage avec le frotté, cet intrus qui prétendait les troubler dans leur possession.

A plusieurs reprises, le Râs avait été gratifié de procès-verbaux à la suite desquels il avait senti, à l'ombre des prisons de Saint-Dié, avec la nostalgie de la montagne, grandir sa haine âpre et aveugle contre la loi et ses représentants.

9 NDLC : petit bois appartenant à un propriétaire privé.

II

Une situation aussi tendue ne devait pas tarder à avoir un dénouement tragique.

Un jour d'automne, comme il était là-haut avec sa femme à faire ses provisions de bois, frappant un pin qu'il venait d'abattre, l'ennemi parut tout-à-coup.

Le Râs, souple comme un chat, se faufila dans les cépées voisines; mais Thairon s'embarrassant dans ses cottes, fut bientôt rejointe. Le garde la saisit, et, malgré les injures et les coups de griffe, ne lâcha pas prise. Alors, comme une bête ferrée par le piège, la pauvre femme se mit à pousser des cris déchirants. Le frotté manifestant l'intention de l'emmener, elle se coucha et se laissa traîner en poussant des appels de plus en plus désespérés.

Tout à coup le Râs, hérissé, les yeux ardents et la hache à la main, sauta comme un tigre au milieu du sentier : « Lâche-la ! » cria-t-il. Et comme l'autre n'avait pas l'air de vouloir céder, d'un coup violent, il lui cueillit la tête sur les épaules, comme la cognée fait voler un raid sur un tronc sec.

Le corps pantelant roula dans la sente éclaboussant les deux malheureux d'un sang chaud. Leur colère était subitement tombée et, dans le grand silence de la forêt,

stupides et blêmes, ils restaient à regarder sans comprendre.

La première, Thairon reprit ses sens ; mais-ce fut pour sangloter et accabler son mari de plaintes : « Ah ! mon pauvre Râs, qu'as-tu fait ?... Nous sommes perdus !... Essuie ce sang, cache ce mort, loin, bien loin qu'on ne le voie plus qu'on n'y pense jamais plus ! »

Lui, la sueur aux tempes, les mains tremblantes, claquant des dents, obéissait comme dans un rêve. Il prit le cadavre par les jambes et voulut le traîner au plus épais du fourré. Mais les bras en croix faisant obstacle refusaient de passer entre les baliveaux ; la blouse bleue s'accrochait aux ronces et le sang noir laissait une trace horrible sur les mousses. « Mon Dieu ! qu'il est lourd ! » fit-il enfin, laissant là son triste fardeau.

Et, changeant d'idée, avec le désir instinctif d'une réparation impossible, il assit le cadavre contre le tronc d'un arbre, alla chercher la tête qui avait roulé dans les aiguilles des pins, et replaça cette chose horrible et sanglante sur les épaules sanglantes.

Déjà le soir tombait sur celle scène lugubre ; les dernières lueurs d'un soleil pâle traînant entre les ramures, découpaient dans la forêt des ombres frissonnantes.

Pour le criminel, le bois s'emplissait de voix et de bruits menaçants. « Sauvons-nous » dit-il.

Et côte à côte, sans parole et sans souffle, trébuchant à chaque pas comme des *boquillons* ivres, ils s'en revinrent vers le coin paisible où le hameau semblait dormir, chercher vainement un abri contre la tourmente effroyable qui grondait en eux.

III

La Toussaint cessait à peine d'égrener dans les vallées ses glas mélancoliques. On était en plein été de la Saint-Martin. Cependant, les maisons étaient closes déjà comme pour l'hivernage et depuis quelques jours les veillées avaient recommencé.

En ce soir de novembre, les *loures* se tenaient donc chez le père Perrotey, à la Beurée, hameau voisin du Faubourg. Tous les voisins s'étaient réunis dans le *poêle* bas et sombre. Les hommes s'étaient assis en rond devant la *taque* et les femmes, avec leurs longues quenouilles, se serraient autour du lumignon d'étain dont la lueur tremblotait dans la fumée des pipes.

Aucun bruit ne venait du dehors. Et l'assistance silencieuse et frissonnante était

suspendue aux lèvres de la mère Maïon contant les derniers exploits du Sotré.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas et le Râs échevelé, apparut sur le seuil. Il promena sur l'assemblée des yeux hagards, puis prononça d'une voix sourde : « Est-ce que vous n'avez pas entendu dire qu'on a tué le *frotté* de Mandray ? »

Dans les âmes que le récit de Maïon faisait vibrer si mystérieusement, cette nouvelle de meurtre jetait comme de l'effarement. Seul, le père Perrotey s'étant ressaisi, s'approcha du criminel et, le regardant en face, lui dit : « Malheureux ! si le frotté est mort, c'est toi qui l'as tué ! — Mon Dieu oui ! » gémit le Râs, qui se détourna aussitôt et s'enfuit dans la nuit.

IV

En ce temps, un crime était un événement si rare qu'en quelques jours la nouvelle eut fait le tour du canton.

Comme il n'y avait qu'un seul gendarme à Fraize — heureuse époque ! — on envoya de Saint-Dié toute une brigade pour s'emparer du meurtrier qu'on savait de taille à se défendre vigoureusement.

Mais on eut beau fouiller la *tchézatte* et ses environs, fouiller la forêt, il resta

introuvable. Thairon interrogée, flattée, menacée, fut impénétrable. Il fallut donc se résoudre à s'en remettre au hasard pour s'emparer du fugitif.

Pendant les nuits de clair de lune, dans les buissons et les rochers, aux abords de la chaumière, rôdèrent longtemps des ombres de bicornes et des reflets de baudriers. Mais le gibier ne quitta point sa remise.

Quand, aux heures tardes, Thairon sortait avec un panier au bras pour aller ravitailler son homme, des silhouettes rampantes se jetaient sur ses pas. Mais elle flairait l'ennemi et, après quelques détours dans la lande, elle rentrait chez elle de l'air d'une personne sortie pour respirer le frais.

Ou bien, quand il lui semblait que le Râs était à bout de provisions et de patience, elle savait, par de savants lacets, perdre dans les essarts ceux qui la suivaient et gagner sans être vue, la nuit propice de la forêt. Une dernière précaution lui faisait d'abord prendre une direction contraire, à celle où elle voulait aller. Puis, à pas feutrés, glissant comme une ombre sur les mousses, elle descendait vers la combe obscure, où se cache, sous les pins, l'humble chapelle de Montegoutte.

A quelque distance elle s'arrêtait et ses oreilles scrutaient tous les bruits de la forêt : glouglous des sources, souffles du

vent dans les cimes, cri du grand-duc dans les profondeurs noires, emplissant seuls, avec les battements de son cœur, la sombre solitude.

Quand elle était bien rassurée, elle s'approchait de la chapelle, poussait l'huis battant et, tous bas, toussait trois fois. Alors, du plafond, deux planches s'écartaient et le Râs tombait sur ses pieds au milieu de la chapelle. Il se jetait comme un loup sur les provisions, lampait le lait de chèvre à même le pot-de-camp, dévorait le pain noir et les pommes de terre cuites à l'eau. Puis, quand sa fringale était un peu calmée, il causait à voix basse avec sa Thairon. Et c'étaient toujours les mêmes nouvelles avec les mêmes recommandations de prudence.

Quand on s'était tout dit, sans un baiser, sans une poignée de mains (les simples méprisent ces raffinements de sentimentalité), la femme bourrait les poches de l'homme des restes du repas, puis repartait comme elle était venue.

Mais un ennemi, sur lequel ils n'avaient pas compté, vint tout à coup rendre plus difficiles, sinon impossibles, ces entrevues nocturnes. L'hiver arrivait et, avec lui, une neige épaisse. Sur le Lange, la malheureuse n'osait plus s'aventurer, de peur de laisser des traces révélatrices. Et dans son grenier, contraint à une immobilité continuelle,

malgré la masse de guenilles dont il s'enveloppait, le Râs se sentait mourir de froid.

Cet hiver de 1817 est un des plus terribles que les populations de nos pays aient eu à traverser, tant à cause du froid qu'à raison de la disette épouvantable qui régna. La chère année a laissé une impression si pénible et si profonde, qu'elle est encore vivante dans nos campagnes. Il avait plu pendant tout l'été et les seigles avaient germé sur pied ; les foins avaient pourri dans les près. L'automne un peu plus clément, permit seulement de récolter quelques pommes de terre.

Des nuées de mendiants, venus de tous les coins reculés de la montagne, s'abattirent sur les villages de la vallée, pleurant aux portes. Et la faim était chez eux si véhémence qu'ils dévoraient les épluchures jetées au fumier et les choucroutes lessivant dans l'auge des fontaines. A Saint-Dié le prix du blé monta à 120 francs le resal.

Qu'on juge par là de la détresse qui ne tarda pas à régner dans la *tchézatte*. Bientôt Thairon n'eut plus un croûton ni une pomme de terre. Le lait de deux chèvres étiques suffisait à peine à l'empêcher de mourir de faim. Impossible d'implorer les voisins presque aussi dénués qu'elle-même.

Et, n'ayant plus rien à lui porter, elle n'eut plus le courage d'aller visiter le misérable qui souffrait là-haut la mort lente.

Pressé par le besoin, il abandonna sa retraite et s'en vint rôder le soir dans le hameau, regardant aux vitres éclairées, pénétrant dans les maisons pour demander, avec une bouchée, la permission de se chauffer au brasier de l'âtre. Sa figure hâve et minable forçait la pitié. Aussi chacun s'ingéniait, avec ses faibles moyens, à faire, pendant quelques instants, oublier son enfer à ce damné.

Bien que les rigueurs de l'hiver eussent interrompu les poursuites de la maréchaussée, lui n'en continuait pas moins à la voir et à la sentir partout. Il s'était hasardé à rentrer quelquefois sous son toit dans la journée. Pendant que Thairon faisait le guet, il essayait de prendre quelque repos. Mais jamais il ne se serait exposé à passer la nuit dans sa maison. Et chez les autres il était à la torture, craignant les dénonciations, dressant l'oreille au moindre bruit.

Aux environs de Noël, la froidure était devenue extrême. Une neige fine poussée par la bise, remplissait les chemins creux et les glaçons, comme des glaives, pendaient aux toits. Les paysans grelottant sous leurs hauts plumons, écoutaient dans la nuit les noyers éclater et les loups, descendus des

grandes montagnes, gratter et renifler aux portes des étables.

Pendant une de ces nuits terribles, Francis Thomas, mon bisaïeul, entendit frapper à sa vitre. S'étant levé, il vit, dans la froide clarté de la lune, le Râs qui le suppliait. Il s'empressa d'ouvrir et le miséreux, hâve, décharné, la barbe plein de givre, vaincu, agonisant, tomba dans la cuisine.

Francis s'empressa de rallumer le feu qui couvait dans la sciure et se mit en devoir de ranimer le pauvre hère. Il y parvint non sans peine. Mais, quand l'autre, installé sur l'escabelle au coin de l'âtre, sentit la glace se fondre en sa poitrine, il eut une détente de tout son être et se prit à pleurer comme un enfant. « Ah ! Francis ! je voudrais être mort ! Au moins, dans la terre, je ne sentirais plus ce sang qui, malgré le froid, met sa tiédeur sur mes mains ! je ne verrais plus cet homme sans tête qui me tire par les pieds aussitôt que j'essaie de dormir ; je ne craindrais plus tous ces gens de justice lâchés à mes trousses. Je n'aurais plus faim ! Je n'aurais plus froid ! — Allons, mon pauvre Râs, lui répondait Francis tout ému, cesse de battre la campagne. Il n'y a ici ni sang ni cadavre. Quant aux gendarmes, tu voudrais donc qu'ils aient le diable au corps pour se mettre en campagne par un temps pareil. Écoute, maintenant

que te voilà remis, je vais te faire un lit dans la paille derrière *Grébate*. Tu t'y reposeras toute la nuit et toute la journée de demain si tu veux. Je t'assure que personne ne saura que tu es ici et que tu ne sera pas inquiété. Viens ! »

Quand il eut couché son hôte dans l'étable tiède, Francis regagna sa couche. Mais il ne s'était pas encore rendormi qu'il entendit le Râs venir à tâtons à travers la grange. « Francis ! — Qu'est-ce qu'il y a encore ! — Regarde donc par la fenêtre. Ne vois-tu pas là-haut, sur le Lange, briller quelque chose ! On dirait les baïonnettes des gendarmes. — Mais comment as-tu fait pour voir cela ? — En regardant par la lucarne de l'étable. Et puis il y en a d'autres autour de la maison. N'entends tu pas marcher avec des souliers ? Ils doivent savoir que je suis ici. Il faut que je parte. Adieu !... » Et malgré les objurgations de Francis, le malheureux s'enfuyait dans la nuit glaciale, poursuivi par ses fantômes.

Telle fut sa vie pendant cette saison terrible. Il fallait pour mener cette existence de Juif-errant lamentable qu'il eût vraiment l'âme chevillée au corps.

V

A la fin de février, l'hiver mollit tout à coup et des pluies diluviennes succédèrent à la neige. Du haut des monts des torrents descendirent emplissant les forêts du bruit majestueux des eaux. Dans les accalmies, la tiédeur printanière éveilla autour des chaumières les premiers chants d'oiseaux. L'espérance enfin souriait à la terre et à ses enfants. Encore quelques mois et l'on pourrait peut-être manger à sa faim.

La bienfaisante ivresse opérait chez tous. Le Râs lui-même, moins inquiet, ne craignait plus de se montrer en plein jour. Il ne quittait plus guère les abords de sa *tchézatte* et plusieurs fois même il s'était risqué à y passer une partie de la nuit. Rien d'ailleurs ne paraissait devoir contrarier sa naissante quiétude. Les gendarmes ne donnaient plus signe de vie et son crime, après avoir défrayé toutes les conversations de l'hiver, semblait tomber dans l'oubli. On finirait peut-être aussi par ne plus penser à lui. La maréchaussée elle-même lui en avait presque donné sa parole — voici comment :

Un jour Thairon s'était risquée à parler de l'affaire de son mari au père Cuny, l'unique gendarme de Fraize, qu'elle avait rencontré au marché. C'était un homme tout rond à la trogne enluminée et joyeuse, aux yeux gris

pétilant de malice sous la broussaille de ses sourcils. Jovial et bon enfant, un brûle-gueule bronzé immuablement rivé aux lèvres, il n'avait guère le physique de l'emploi. Son abord facile et souriant inspirait confiance, quoique des gens lieu informés prétendissent qu'il était imprudent de trop s'y fier.

Aux questions de Tbaïroni, il avait répondu d'un air parfaitement détaché : « Votre mari, il y a belle lurette que ces Messieurs de Saint-Dié n'en parlent plus. Je vous assure qu'il est bien oublié et qu'il aurait tort de se gêner. Personnellement, j'en suis assez heureux, car, de passer mon temps à pourchasser des chrétiens, ce m'est guère dans mon goût. Qu'il ne recommence plus, on ne lui demande que ça ! »

On croit facilement ce qu'on désire. Aussi la pauvre femme tout heureuse avait rapporté la bonne nouvelle. Le Râs. plus méfiant, hésitait à ajouter foi aux paroles d'un gendarme. Son instinct de bête traquée lui conseillait un redoublement de prudence. Mais tout au fond le malheureux ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre. Il était las de lutter et se demandait s'il n'était pas préférable de se rendre que de chercher à retarder l'inévitable destin.

Mais, se laisser prendre, c'était pour sûr, après le procès infamant, la *guillotine*, la

féroce machine dont les vieux narraient encore les sanglants exploits. C'était la tête rouge, telle celle du *frotté*, roulant dans le son, sous les yeux d'une foule amusée. A cette pensée, tout son être se révoltait. Assurément mieux valait se faire justice soi-même et se suspendre avec une hart à la branche d'un pin. Mais quoi, rien ne pressait encore. Le beau temps revenait prometteur d'oubli et de repos sans fin dans les genêts des landes. A l'automne, on verrait.

Et dans cette âme fruste se faisaient jour des émotions auxquelles, sans le drame qui l'emplissait, elle serait toujours restée fermée. Jamais les levers de soleil sur la montagne endormie, jamais les soirs sereins et les cieux pleins d'étoiles n'avaient en elle éveillé de telles sensations.

Pendant ses longues stations au milieu des grands bois, la poésie du sol natal se révélait à ce rustre. Il découvrait des charmes insoupçonnés au bruissement des *rupts* dans les *basses* ombreuses, au chant du ronge-gorge, ce rossignol de la montagne, sonnait comme un grelot dans les creuses enténébrées.

Et puis de voir dans le matin fumer le toit paisible qu'il avait élevé, ou sa compagne, ployée par le souci, remuer sa *wratte* au revers des ravines, lui mettait dans la gorge un nœud qui l'étouffait. Comment avait-il

pu, clans une minute d'oubli et de folie, s'exposer à perdre tout cela ? Et, de rage impuissante, il se roulait sur cette terre à laquelle-il tenait par tant de liens et des hoquets douloureux montaient de sa poitrine.

Or un jour que, couché dans la sapinière, il donnait ainsi libre cours à sa douleur, il eut tout à coup l'intuition que quelqu'un s'approchait. Aussitôt debout, il jeta sur les sous-bois un regard circulaire. A vingt pas, arrêté et surpris, le garde qui avait remplacé sa victime lui apparut en effet. La vue de la blouse et de la plaque, réveillant tout à coup des souvenirs cruels, il se troubla et crut qu'il avait affaire à un revenant. Mais comme l'autre semblait vouloir s'approcher, il se remit bien vite ; et sa figure prit tout à coup une expression si mauvaise que le garde hésita et le laissa s'éloigner.

VI

Cependant la tragédie touchait à sa fin. Maintenant qu'il était à demi rassuré le Râs rentrait imprudemment toutes les nuits, Dans la soirée il surveillait les environs; puis quand il avait vu la vallée s'endormir à ses pieds, avec toutes sortes de précautions, il se glissait clans sa maison. L'huis

solidement barricadé, il se couchait tout habillé.

Un matin, vers quatre heures, comme il dormait à poings fermés, des coups violents firent retentir la porte. Il se dressa livide, écoutant dans l'obscurité les pas rapides grinçant sur le gravier des sentes. Se sentant cerné, il se jeta à bas du lit et courut vers le refuge préparé en cas d'alerte.

Pendant ce temps, Thairon, tremblante, essayait de parlementer avec l'ennemi : « Qui est là ? — Ouvrez, au nom de la loi ! '— Mais je suis seule ! — Ouvrez, ou nous enfonçons tout. ». il fallut se résoudre. Lentement, pour donner quelque répit à son homme, elle ôta les morceaux de bois qui étayaient la porte.

Deux gendarmes, baïonnette au canon, firent irruption dans la cuisine. Le père Cuny en personne, portant une lanterne, leur servait de guide. En outre, au dehors, on sentait toutes les issues gardées.

La visite commença par le poêle où les traqueurs relevèrent, dans la paille du lit, l'empreinte tiède de deux corps. Plus de doute, le gibier était au gîte. Mais après avoir fouillé vainement partout, ils se regardèrent tout désappointés. Outre le lit, le poêle ne contenait qu'une huche vide ; dans l'étable, rien ; rien au grenier. Ils retournèrent dans la grange qu'emplissait à

moitié un tas de fagots. Comme ils s'en approchaient avec le dessein évident de le culbuter, Thairon, qui jusque là s'était tenue coite, perdit la tête et se mit à crier : « J'ai eu tant de mal à entasser ce bois ! Je vous défends bien d'y toucher ! Entendez-vous, petits diables ? » Et comme ses invectives ne faisaient que redoubler leur zèle, elle se campa crânement devant eux, prête à la lutte. Ils l'écartèrent rudement et, pendant que ses camarades attaquaient l'obstacle, le père Cuny, de sa main libre, essaya de la maintenir. Elle le griffa sauvagement, lui cracha à la figure en l'appelant « vieux traître » et envoya son pied dans la lanterne qui vola eu éclats.

Mais l'aube était déjà assez avancée pour permettre d'y voir. Et pendant que le père Cuny qui était enfin parvenu à se rendre maître de sa terrible adversaire, la poussait dehors, les deux autres donnaient de furieux coups de pointe dans les branchages entrelacés.

Se sentant piqué, le Râs eut un cri de bête blessée et, se levant tout à coup, fit rouler les fagots et sortit de sa cachette. A l'appel de leurs camarades, deux autres gendarmes étaient entrés et tous se jetèrent sur le malheureux.

En un tour de main, une corde lui serra les poignets ; une autre aux chevilles lui servit d'entraves. Mais lui, sans résistance

se laissait faire : à quoi bon lutter contre l'impossible et l'irréparable !

Maintenant qu'était terminée une opération qu'ils redoutaient et qui allait les couvrir de gloire, les gendarmes, attendris par les lamentations de la femme, la laissaient volontiers combler le prisonnier de ses dernières attentions. Seul, le père Cuny grognait dans un coin, essuyant, avec son mouchoir à carreaux, le sang qui coulait d'une longue éraflure à la joue.

Quand Thairon eut chaussé son mari de ses gros souliers de montagne et lui eut jeté sur les épaules sa *blaude* des dimanches, le brigadier donna l'ordre du départ. « Adieu Thairon ! » balbutia le prisonnier. « Adieu, mon homme ! » Et les deux malheureux, sans phrases vaines, comme des pauvres, s'embrassèrent eu pleurant.

Maintenant le Râs, muet et sombre, descend le sentier du coteau. Le soleil, comme pour rendre sa douleur plus vive, s'est levé radieux et, dans le cadre familial où coulèrent ses années de liberté, éclaire cette première étape de son calvaire.

Et là-haut, dans la *tchézatte*, une longue lamentation pareille à un râle, monte dans le ciel rayonnant. C'est Thairon qui pleure, accroupie sur le seuil que ne franchira plus celui qui s'en va là-bas, le dos rond, dans le scintillement des baïonnettes.

VII

Nous n'entrerons pas dans les détails du procès. Ce fut expéditif et tragique. Le pauvre diable n'ayant aucune protection, avec sa mine hirsute et farouche, ne rencontra aucune pitié. Il fut condamné à mort à l'unanimité.

Je n'ai pu découvrir en vertu de quelles considérations l'exécution n'eut lieu ni à Épinal, ni dans le lieu du crime comme c'était alors l'habitude. Il est probable que Fraize n'étant alors qu'un humble village n'ayant d'autre notoriété que son titre tout neuf de chef-lieu de canton, ne fut pas jugé digne d'un tel spectacle.

Ce fut Corcieux, le bourg le plus voisin, qui eut l'honneur d'être choisi.

Nul de ceux qui m'ont narré cette histoire n'a pu me donner de détails précis sur la fin lamentable de mon héros. Tous ses voisins restèrent chez eux. Seule, Thairon eut le courage, ce jour-là, de se rendre à pied à Corcieux. Elle rentra le soir, avec la blade du supplicié sur le bras, harassée, muette et dolente. Et personne n'eut, dès lors, le courage de l'interroger.

Hélas ! les pauvres gens ont trop de soucis pour s'attarder outre mesure au même événement. Le temps aidant, l'oubli

vint chez tous et la douleur même s'atténua au cœur de la veuve.

Que dis-je ! comme toute histoire bien conduite, ce triste récit a pour épilogue un mariage. Deux ans ne s'étaient pas écoulés que Thairon, jeune encore, Thairon, compagne et complice du meurtrier du *frotté* — ah ! forêt ! voilà bien de tes coups ! — convolait en justes noces avec le nouveau garde de Mandray.

« Oh ! le cœur féminin, disait mon grand-père qui avait étudié, quel abîme de contradictions et quelle énigme ! »

FIN.

Chasseur chassé

An sommet de la côte de Mandramont, dans l'angle que forment les bois d'Anould et de Saint-Léonard, se cache, à l'abri des grands sapins, le cabaret de la *Jambe de bois*.

Tout le monde connaît aujourd'hui, du moins de réputation, ce lieu où chaque année à l'Assomption toute la jeunesse du canton se réunit. Cette fête champêtre, que les gens du pays appellent encore malicieusement la Saint-Boscu, ne s'est pas toujours célébrée avec l'éclat actuel.

Autrefois on dansait dans la grange au son d'un accordéon nasillard et l'on s'entassait dans le *poêle* pour boire des *anglaises*. Mais depuis la loi du progrès a profité à Saint-Boscu. Dans la lande voisine on installe un bal avec orchestre complet; des chevaux: de bois, qui ont l'air bien dépaysés, tournent sous la haute futaie et, dans l'ombre fraîche de la forêt, autour des tables rustiques, les buveurs sont à l'aise.

Et par les trottes des bois et les sentes des champs, des foules, d'année en année plus nombreuses, montent au rendez-vous.

C'est là, il y a quelque quarante ans, que je rencontrai Colas Piançot le vieux garde de Venchères.

Assis sur un banc, le menton appuyé sur son bâton de montagne, il paraissait s'intéresser aux exploits des joueurs de quilles, mais son regard perdu dans le vague, disait la pensée absente.

Nous aimions faire causer le garde dont le sac, comme il disait, en contenait plus d'une. Aussi je m'approchai avec quelques camarades :

— À quoi pensez-vous donc Colas ? Il tressauta et répondit, revêche :

— À des choses, blancs becs, qui ne sont plus de notre âge.

— À vos amours alors ?

— Pourquoi non ? J'ai été jeune comme vous. Et puis, si de mon temps on ne dansait pas encore à Mandramont, on avait de plus belles occasions d'user son activité. Soldat, on faisait la guerre; tandis qu'aujourd'hui... tenez, aujourd'hui l'armée me fait l'effet d'un moulin qui tourne à vide.... Puis quand on était rentré chez soi avec l'oreille fendue et que l'occasion se présentait, on trouvait encore moyen de tuer quelquefois un ennemi, histoire de se prouver qu'on n'avait rien oublié des bons principes.

Il y a dix ans, par exemple, si vous aviez été ici, vous eussiez entendu une autre musique que celle des chevaux de bols. C'est même à cela que je pensais tout à l'heure.

— Vous avez tué un homme ici, Colas ? Vous n'avez pourtant pas l'air d'en ressentir beaucoup de remords.

— En effet; c'est que ça ne tire guère à conséquence pour le compte que je devrai en rendre.

— Qui était-ce donc ?

— Mais, un Prussien tout simplement.

Et le vieux garde, tout à fait de bonne humeur maintenant, jouissait de notre ébahissement et ne se hâtait pas de satisfaire la curiosité qui allumait tous les yeux.

Heureusement nous connaissions l'argument irrésistible pour le faire parler.

— Prenez un verre, Colas, et contez-nous ça. Aussi bien, un vrai forestier ne refuse jamais une lampée.

Et après avoir vidé sa chope d'un trait, ayant de sa main lustré sa barbe blanche pour faire appel à ses souvenirs, dans le tumulte de la fête, le garde commença....

« Vous saurez donc, galopins, qu'en septante nous avons eu la guerre avec la Prusse. De ce temps-là on se battait

continuellement tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

Comme nous étions toujours vainqueurs c'était histoire de passer agréablement le temps et de fournir en outre aux vieux de quoi causer à la veillée.

On pensait donc que cette fois encore ça allait marcher comme sur des roulettes.

Aussi quand la nouvelle arriva que nous n'étions pas les plus forts, personne ne voulait y croire, Rataplan ! rataplan ! tous les jours le père Brajon râpait sa peau d'âne pour annoncer la levée de ceci ou de cela. Et les défaites succédaient aux défaites comme lorsque la guigne s'acharne sur le pauvre monde.

Tous ceux qui étaient astreints au service étaient partis; les autres se faisaient francs-tireurs.

Inutile de vous dire que je rongais mon frein. Un soir je n'y tins plus et je m'ouvris à Ménanne de mon intention de partir aussi.

Ah ! je fus bien reçu ! Un homme qui avait plus de cinquante ans, qui avait femme et enfants, qui était déjà revenu d'Algérie avec un membre abîmé, qui avait donc fait plus que sa part, et patati et patata, comme ça pendant une heure.

Vous savez, je n'ai jamais craint mon semblable ni tremblé devant les canons et

les baïonnettes, mais pour ce qui est de lutter avec les femmes, je ne me sens pas de taille.

Je la souhaitai mille fois aux grilles de Metz; mais, comme d'habitude, dans nos *empoignes*, je dus capituler. Je me résignai donc à rester.

Et les mauvaises nouvelles continuaient d'arriver : l'ennemi était à Nancy, puis à Raon, enfin à St-Dié. Décidément ça allait mal.

Or, sur ces entrefaites, le père Chanel de Rougifaing vint me trouver un soir pour me prier de veiller sur ses pommes de terre que les sangliers dévastaient. Je fus heureux de saisir cette occasion d'échapper aux idées qui me hantaient. Je pris mon fusil et j'allai passer la nuit embusqué dans un fossé.

Mais mon tourment était en moi. Pendant ma faction, je ne fis que *râminer* les événements, tout en me retournant sur mon lit de feuilles.

La saison était déjà assez avancée, mais cependant le temps était beau. — une nuit douce, avec un clair de lune d'un velouté à donner envie d'y promener les doigts, — un temps superbe pour l'affût.

Cependant, et contrairement à mon attente, rien ne se montra. Et cela me parut si étrange que je soupçonnai aussitôt quelque chose dans l'air. Les sangliers, en

effet, ont un flair et une ouïe extraordinaires. Qu'un mouvement exceptionnel se produise quelque part, et, à quatre lieues à la ronde, ces messieurs fuient ou se terrent.

Le jour venu, je me levai pour faire un tour dans la sapinière de la Mangoutte où depuis un certain temps, on commettait des délits. N'ayant rien vu non plus par là, je revenais, tranquille comme Baptiste, après avoir pris ma petite goutte à la *Jambe de bois*. Je sortais de la forêt, au-dessus de Rougifaing, lorsque, là-bas sur la route, du côté de la Barrière, voilà une fusillade de tous les diables qui éclate. C'étaient nos francs-tireurs qui saluaient l'arrivée des Prussiens. J'entendais distinctement les feux de file des chassepots auxquels répondaient les salves nourries des fusils à aiguille.

Mais avant de vous conter ce qui m'intéresse plus particulièrement, il faut, comme disait le père Maraude, notre maître d'école, que j'ouvre ici une parenthèse, pour vous dire comment s'est terminé et ce qui a suivi ce combat de la Barrière.

Les francs-tireurs, au nombre d'une cinquantaine attendaient donc, embusqués dans les bosquets du Rain de la Chèvre et du Chêneau le passage de la bête.

Depuis trois jours ils étaient là. Les gens du Belrepaire les ravitaillaient, mais si discrètement que rien, jusqu'alors n'avait signalé leur présence.

Malheureusement, un ouvrier du Souche, le grand Dadou les avait découverts en allant à son travail. Et ce malheureux, aussi bête que *rosse*, — nous le verrons tout à l'heure — n'avait rien eu de plus pressé, en apprenant l'arrivée des Prussiens que d'aller leur signaler la chose.

Aussitôt leur colonne s'arrête; en un clin d'œil une compagnie se détache, traverse la rivière au pont du Souche, dans l'intention évidente de prendre les bois à revers.

Mais l'avant-garde est déjà trop avancée et les francs-tireurs qui ont deviné la vérité en voyant l'ennemi prendre du champ, ouvrent aussitôt sur elle un feu nourri : une dégringolade de casques à pointe ! Comme il ne faisait pas bon là, les autres s'empressent de reculer. Mais ils reviennent bientôt éparpillés en tirailleurs. On bataille encore un moment. Tout à coup les nôtres s'aperçoivent qu'ils sont tournés ; plus moyen de battre en retraite vers la forêt de Mandray; une seule issue, la vallée. Ils s'y jettent, la traversent au pas de course et grimpent eu face la côte des Vesprées. J'entends encore leur clairon sonner là-haut le ralliement et narguer l'ennemi qui plein de rage, fouillait la maison de là Barrière. Il

n'y trouva rien. Et pourtant dans la cour même, sous une caisse où il s'était caché, un Français blessé attendait la mort. Car vous savez que les Prussiens lient pour les francs-tireurs aucune pitié. Blessés ou valides, tous ceux qui tombaient entre leurs mains étaient massacrés.

Mais aucun n'eut l'idée de soulever la caisse. Le flot passa et notre homme, sauvé par miracle, eut encore la chance de rencontrer des gens compatissants qui, au péril de leur vie, firent tout pour le sauver. Il fut porté pendant la nuit au presbytère d'Anould où M. Masson, médecin à Fraize, prévenu secrètement, s'en vint le soigner. Bref, il en réchappa.

Le franc-tireur était la bête noire des Prussiens. Aussi en voyaient-ils partout. Leur colonne s'était à peine remise en marche vers Fraize, qu'un individu grim pant les champs de l'Épine attira leur attention. Ils lui crièrent de s'arrêter. L'homme ne comprit pas ou fut pris de peur, ou bien, fort des services qu'il avait rendus se crut-il autorisé à faire le *mariole* ? Toujours est-il qu'il se mit à fuir le plus vite possible. Deux coups de feu retentirent et il s'écroula dans un ravin. C'était le Dadou ! Comme quoi la vertu, comme disait l'autre, est toujours récompensée.

Un peu plus loin, vers Clairegoutte, les Allemands rencontrent un homme qui semblait les attendre. En souliers avec une, longue blouse; pas d'erreur, c'est un franc-tireur.

On s'en saisit; mais l'homme proteste et déclare qu'il est le maire de Fraize. Ils ne veulent pas le croire, Cependant, à force d'insistances ils consentent à l'amener à l'hôtel-de-ville. Les conseillers municipaux s'y tenaient en permanence. Quand le prisonnier, encadré de uhlans entra dans la salle, tous se levèrent pour le saluer : c'était bien en effet M. Voinesson, maire de Fraize. Pour une fois, les Alboches eurent la bonne grâce de rire de leur méprise, non sans exprimer leur étonnement de rencontrer un maire de chef-lieu aussi peu soucieux du décorum.

Mais revenons à mon affaire. Je vous disais donc que du dessus de Rougifaing j'assistais intéressé à la petite scène de la Barrière.

Et j'étais là écoutant, heureux de tout ce pétard, lorsque, vers le Souche, je vis la route couverte de troupes qui montaient au pas de course vers le fonds de la vallée. Les casques et les baïonnettes scintillaient au soleil levant, dans la fumée et la poussière, au milieu d'un boucan infernal. Ces gens-là ont l'habitude, en effet, pour se donner du courage, de charger en poussant des

hurlements qui n'ont rien d'humain. En outre, des deux côtés de la vallée, les gaillards se répandaient derrière les baies, dans tous les sentiers : ça grouillaient comme vermine après l'orage.

Lorsque je fus revenu de ma surprise, mon sang ne fit qu'un tour, et, oubliant les conseils de Ménanne, je me dis : « Il faut que j'en descende un ! »

Mon fusil encore chargé des chevrotines que je destinai aux sangliers, je me dirigeai donc vers un buisson de houx qui dominait le chemin et je m'y embusquai. J'attendis pendant un temps qui me parut assez long, car, en se rapprochant de la forêt, mes *sujets* n'avançaient plus qu'avec circonspection.

Mais à la fin je vis venir, à travers les fourrières, deux gros Allemands, le fusil sur l'épaule. Ils avaient l'air échauffé et hachaient de la paille avec animation.

J'ajustai lentement et visai le plus gros. Le coup partit et, à travers la fumée, je vis mon homme, les bras fendus eu avant, se coucher tout de son long, pendant que son compagnon détalait comme un lapin.

Mais, et c'est le cas de le dire, la détonation de mon fusil fit l'effet d'un coup de pied dans un nid de ces fourmis que nous appelons des allemands. A l'instant la basse retentit de cris rauques et, du flanc

des côtes, du fond de la vallée, au pas de course, une foule de brigands furieux accourut dans ma direction.

La forêt était proche; je m'y jetai à corps perdu. Vous connaissez ce bois de Rougifaing; des grands arbres clairsemés et pas une *trochée* pour se cacher. Je ne pouvais donc échapper aux balles qu'en me tenant toujours à distance de ceux qui me chassaient. Je monte, je monte toujours vers la crête. J'arrive à la lisière du bois, là-bas sur le chemin. Je les sens sur mes talons. Que faire ? Si je m'élançai à travers champs, ils vont me voir infailliblement et me bouler comme un lièvre.

Pas moyen de rentrer dans la forêt. La maison de la *Jambe de bois* est là heureusement. J'enfile la *grimpette* et j'entre comme une trombe.

La mère Morel et ses enfants étaient sur la porte écoutant, anxieux, le bruit de la bataille. « Qu'est-ce qu'il y a ? mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a ? » s'écrie la pauvre femme en levant les bras au ciel. Pas le temps de répondre ! Je bouscule tout : les gens, les seaux, les *bocelles*; la batterie de cuisine *zingne*, les pommes de terre roulent dans toutes les directions.

Je m'élançai dans le poêle et, machinalement, j'envoie mon fusil derrière une huche. Mais pas moyen de me cacher;

pas d'issue. Je cours à la grange, je grimpe au grenier; pas une botte de paille; la cambuse est vide comme une lanterne. C'est folie de rester là. J'ouvre la *palquiôse*, je me jette dehors, et en avant vers le bois d'en face !

Mais les monstres pendant ce temps ont pris de l'avance; ils sont sortis de la forêt et se répandent sur la côte. Dans les trente pas qui me séparent du bois, ils ont le temps de me voir, et pan ! pan ! Je suis salué de la belle façon. Heureusement les balles passent trop haut et coupent les branches au-dessus de ma tête. Ce n'est pas assez de dire que je volais. Ah ! j'y allais de bon cœur, allez ! Et puis je reprenais avantage; pendant qu'ils montaient la côte par ici, je dégringolais par là à *toute arène*. Le bois devient plus touffu. Plus loin enfin, c'est le fourré des jeunes replants et des *houssots*, le maquis de chez nous. Tête baissée, je m'enfonce là-dedans comme une bête traquée. Mais je n'en puis plus. Vous savez je n'étais déjà plus jeune; ma patte malade me faisait horriblement souffrir; ma poitrine ronflait comme une corne. Je roulai dans un trou, — « sauvé ! » me dis je.

Je commençais en effet à me remettre, quand je crus entendre, dans la direction contraire de celle par où j'étais venu, un craquement de branches sèches. Je tends

l'oreille et, cette fois, dans toutes les directions, je perçois des frôlements suspects. On n'a pas été forestier pendant vingt-cinq ans sans comprendre à distance, les moindres bruits de la forêt. Une troupe entière manœuvrait dans la sapinière. « Nom d'un gars ! me dis-je, cette fois tu as plus de la moitié de ton pain cuit ! Suis-je bête de m'être arrêté ici ! »

Fuir, c'était risquer de me jeter dans l'ennemi, et rester là... Une idée ! j'enlace le plus gros des épicéas à ma portée et, en quelques embrassées, le plus silencieusement possible, je grimpe jusqu'au profond de l'arbre. De là-haut, je dominais le moutonnement des cimes; mais les arbres étaient si serrés et si touffus que je ne voyais pas la terre à mes pieds.

Contre le tronc qui fléchissait sous mon poids, je me faisais tout petit, retenant ma respiration encore sifflante. Mon cœur faisait toc toc sous mes côtes, avec une violence telle que je craignais d'être entendu.

Mais on vient; une voix rude, qui s'essaie de parler bas, se fait entendre au pied de l'arbre. Ça y est, je suis découvert ! A tout hasard je me recommande à mon patron. Etre tué sur un champ de bataille, dans l'emballement du combat, n'est rien. Mais attendre au bout d'une perche le coup de fusil qui doit, tel un écureuil, nous faire

dégringoler dans les branches, c'est vraiment trop douloureux et trop bête à la fois. Mais quoi ! il était dit que j'en réchapperais encore cette fois.

Mes chasseurs, en effet, avaient repris leur marche et s'éloignaient. L'obligation où ils étaient de s'avancer en baissant la tête dans les branches basses, les avait sans doute empêchés de m'apercevoir. D'autres encore s'approchèrent à quelque distance, puis s'en allèrent également. Étais-je sauvé ? Je n'osais trop l'espérer. Et je restais toujours là, mal à l'aise, mais n'osant bouger, la sueur au front, malgré l'ardente qui soufflait.

Je n'entendais plus rien là-dessous; mais à distance, dans la forêt, c'étaient des commandements brefs, des cris étouffés comme des grondements de dogue qu'on muselle — ah! s'ils m'avaient tenu !

Au loin, les vallées, où l'invasion roulait toujours, s'emplissaient de mille bruits dont l'ample rumeur montait jusqu'à moi. Avez-vous entendu *braire* la nuée chargée de grêle ? C'étaient ça, avec le craquement des grands sapins qui se heurtent dans la tempête. Voix de la Défaite, de la Panique et de la Violence qui blanchissent les fronts sur lesquels elles soufflent et que je vous souhaite de ne jamais entendre. A l'amertume de mes réflexions se mêla tout à coup la pensée pénible que les ennemis

étaient capables, s'ils devinaient qui avait fait le coup, de malmener les miens et de mettre le feu à la baraque. Et puis je songeai à l'imprudence que j'avais commise en laissant mon fusil chez les Morel. Si les Prussiens le découvraient, ils étaient capables défaire expier durement ma sottise à ces pauvres gens. Toutes ces idées contribuèrent encore plus que la position gênée que j'occupais à me mettre de nouveau très mal à l'aise. Aussi, au bout d'une heure environ, je n'y tins plus ; je descendis sans bruit de mon perchoir et, après m'être assuré qu'aucun danger immédiat ne me menaçait, avec des précautions de putois en chasse, je m'avançai vers la lisière du bois. De loin j'aperçus le toit des Morel et je n'entendis aucun bruit suspect. Je me rapprochai plus encore, et la vallée m'apparut grouillante, de monde, mais sans lueur d'incendie. Rassuré à moitié, je me couchai dans les genêts là-haut sur la crête el j'attendis la nuit.

Quand je rentrai, Ménanne était *aux centt coups*; elle avait bien deviné qui avait *stourbi* le Prussien, mais elle avait eu l'énergie de se taire. Eu outre, n'ayant rien découvert chez Morel, les Allemands étaient convaincus qu'ils avaient eu à faire à un franc-tireur. N'empêche que je ne dormis que d'un oui pendant toute la durée de l'occupation étrangère et que je ne

respirai librement qu'en apercevant le dernier casque disparaître sur la route du Plafond.

Dans leur fureur, ils avaient failli mettre le feu à Venchères et ils frappèrent la commune d'une lourde réquisition. Aussi ne suis-je encore pas bien fixé sur la valeur de mon acte. Plusieurs m'ont dit depuis « Pour un Prussien de moins, vous risquiez de nous faire beaucoup de mal ». J'avoue que c'est la vérité. Il est vrai que beaucoup d'autres m'ont dit aussi que j'avais bien fait. Le tout est donc de savoir jusqu'à quel point les moutons doivent se laisser manger pour désarmer les loups. Je laisse à de plus malins le soin de résoudre le problème et je me hâte d'achever.

Les ennemis s'étaient donc retirés en emportant ma victime.' J'appris plus tard qu'ils l'avaient chargée avec les cadavres de ceux qui étaient tombés à la Barrière. Deux voiturées complètes — pour les conduire à Saint-Dié où ils furent inhumés dans le cimetière du Faubourg. Inutile de vous dire que je ne suivais pas le convoi.»

Le vieux forestier s'était tu. Mais sa parole, évoquant les tristesses d'autan, continuait à sonner à mes oreilles. Les couples enlacés tournoyaient joyeux sous la bêche verte, de bruyants accords roulaient de l'orchestre, des buveurs chantaient à l'abri des branches. La vie m'apparut ce

qu'elle fut toujours : tissu de douleurs profondes et de joies passagères, conflit de devoirs et d'intérêts, et l'effroi de vivre, en ce jour de liesse, entra dans mon cœur.

Quel secret instinct nous tenait là silencieux ? Était-ce l'intuition que cette guerre de 70 que nous étions habitués à considérer comme la plus terrible que notre pays ait supportée, n'était qu'une idylle au regard de ce qu'il nous a été donné de voir depuis ?

Comment le vieux forestier aurait-il pu croire celui qui lui aurait annoncé que ce sommet de Mandramont si accueillant aux jours de fête, se rougirait copieusement du sang des nôtres dans un assaut fou d'héroïsme pour en déloger la bête se ruant de nouveau plus féroce encore et mieux armée à la curée ?

Heureusement, la mort pour lui depuis longtemps était venue, et ce spectacle douloureux lui fut épargné.

FIN.

PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE

I

1815 ! Si par la pensée je me reporte à cette époque lointaine et tragique, je vois l'invasion semer la panique dans notre pays et refouler ses hordes de soudards jusque dans nos hameaux les plus reculés !

Un fait donnera idée de la terreur qu'inspiraient ces barbares : à Clairegoutte deux pauvres vieux moururent d'épouvante en apprenant leur arrivée.

Puis je cherche à me représenter le retour des vieux soldats de l'Empire après dix ou vingt ans d'absence ; retour pitoyable de ceux qui, pour la plupart, étaient oubliés ; rentrée des vaincus sous les regards insultants des vainqueurs.

Les noms de quelques-uns sont restés dans ma mémoire, ainsi que les mots et les

gestes avec lesquels ils ont pris contact avec leurs parents ou les choses familières.

C'est d'abord Jean Souré, dont la vie des camps n'a fait qu'enfler la vanité et la sottise natives.

Quand son jeune frère venu à sa rencontre lui dit en patois : « *Chhan note père a moue !* » lui répond dédaigneusement « Qui est-ce ton père ? »

Puis c'est Biaisé Quétonné qui, après avoir embrassé les siens, saisit le *beurchot* de la fontaine, crachant à plein goulot, lampe à grands traits, et s'écrie en se redressant : « *Dje n'ai-mi bu, même en Espéie de vi que valeusse l'ove de note bechh !* »

Un autre n'ayant pas retrouvé de famille, erre misérable à la recherche d'un foyer. C'est Perrin, dit le Miné, qui, messenger de malheur, entre un jour chez Jean Claude Antonni, au Mazeville, jette sur la table une bourse en fil avec une modeste image de la Vierge en disant : « Reconnaissez-vous ceci ? » Ce sont les reliques d'un pauvre garçon resté là-bas dans les neiges de la Russie. Avec la bourse, il rapporte également un anneau d'argent à la douloureuse fiancée du conscrit.

Et quand sa pénible mission terminée on l'invite à se reposer, il dénoue ses souliers comme un voyageur parvenu au but et

s'assoit à ce foyer où une place vide attend depuis si longtemps. Trouvant qu'elle est douce à prendre, il s'y installe définitivement et épouse celle qu'il avait reçu mission de consoler.

Si j'en crois les on-dit, ce Miné, ancien maître d'armes au régiment, n'avait pas son pareil dans son art. Avec un simple bâton, en s'entourant de savants moulinets, il s'amusait à tenir tête à trois gars déterminés l'assaillant à coups de pierres. C'est en s'entretenant ainsi la main que ces héros attendaient le retour, pour eux inévitable, du « Petit Tondou ». Et pour le suivre de nouveau tous fussent repartis sans retourner la tête.

Rendus aux travaux de la paix pour lesquels ils ne se sentaient plus de goût, ils oubliaient leur misère dans l'évocation de la splendeur des jours où ces gueux faisaient la loi au monde.

Et c'est ainsi qu'en chaque hameau un de ces braves avait rapporté dans la vie calme et étroite de son coin de terre, un peu de bruit qu'avait fait dans l'univers l'incomparable odyssee.

Il y avait là de quoi défrayer les *loures* et les *couarails*¹⁰ de bien des hivers. Aussi dans le *poêle* de grand-père où tant de fois le Miné conta ses exploits, j'ai recueilli

10 NDLC : rencontre au cours de laquelle s'engage une conversation.

l'écho de l'extraordinaire aventure dont, contrairement à l'usage, j'ai d'abord marqué le dénouement.

Je ne résiste pas au plaisir de la rapporter. Mais pour ce, je reprends l'ample récit du héros à l'endroit où commence, dans la grande histoire, l'épisode que je veux vous raconter.

II

« . . . La Bérésina était franchie, mais la Grande Armée n'existait plus. Nous ne connaissions plus de chefs. Nous marchions à pied, fantassins, cavaliers sans montures, artilleurs sans canons, tous mêlés, dans le désordre d'une harde qui fuit dans la tourmente.

Nos uniformes déchirés avaient été complétés ou remplacés au hasard des trouvailles par tout ce qui nous était tombé sous la main.

Pour mon compte, je m'estimais bien partagé avec une longue pelisse en fourrure qui avait dû coûter des cent et des mille el que j'avais empruntée à la défroque d'un boyard. Mes pieds traînaient lourdement de grosses bottes de moujik dont les semelles, malheureusement me quittèrent devant Vilna. Mais la pièce la plus précieuse de

ma garde-robe était un grand châle de femme dont je m'enveloppais la tête. C'est à cela que je dois d'avoir pu préserver mes oreilles de la gelée. Mes camarades étaient à l'avenant. Mais toutes ces nippes étaient fripées, salies, en guenilles ; nous avions vraiment l'air d'une troupe de *petlés*.

Pourtant l'esprit de corps semblait parfois reparaître dans cette foule en désordre. Il se formait comme des noyaux où les hommes qui restaient de chaque régiment se groupaient pour se prêter appui.

C'est ainsi que nous étions une centaine de dragons réunis à l'arrière-garde, suivant l'immense brisée ouverte clans la neige à travers les plaines et les forêts sans fin vers le soleil couchant. On marchait sans pensée, insensible à tout, sans manger, sans dormir, vers la lointaine patrie que si peu devaient revoir.

Depuis huit jours on n'avait pas vu l'Autre. Il nous avait tiré de tant de mauvais pas que sa vue seule donnait aux plus faibles la force de se traîner. Mais le bruit courait qu'il nous avait abandonnés. Alors les moins courageux se sentirent perdus. Et le long de la route on sema par milliers les malheureux qui roulaient dans les fossés les pieds gelés ou vaincus par un sommeil mortel. Ceux qui suivaient, ayant assez de leur propre misère, passaient indifférents à

leur appel, et les abandonnés trépassaient là sans secours.

Un jour, vers midi, nous arrivâmes dans une vaste forêt où un corps qui nous précédait avait passé la nuit. Auprès des feux éteints, il y avait des cadavres déchiquetés de chevaux, des fourgons abandonnés, des sacs, des armes et, isolés ou entassés en monceaux, des centaines d'hommes gelés.

La neige avait cessé de tomber; aussi ce champ de désolation apparaissait dans toute son horreur. Cependant, ce spectacle n'avait rien d'extraordinaire pour nous et j'ai vu bien pis. Mais si je vous en parle, c'est à cause de la rencontre incroyable que je fis en ce lieu.

III

Comme nous passions, haussant le dos sous la bise, voilà que, d'un tas de cadavres, un bras se lève et qu'une voix mourante et lamentable crie en patois des Vosges, avec l'accent de *pachhi* : *E mi François* ». Ce n'est pas mon nom; mais cette voix du pays me fit tressauter et, pendant que mes compagnons s'éloignaient je courus à l'abandonné.

Avec quelle surprise je finis par reconnaître dans cet être minable, José, le fils de Jean-Claude Antonni, notre voisin, le beau garçon que vous avez tous connu, le danseur enragé qui se réjouissait tant, m'a-t-on dit, de partir au régiment pour entendre la musique. Je n'étais pas de son village, puisque je suis né à Contramoulin, mais j'avais fait sa connaissance lorsque nous allions tous deux faire valser les filles d'Anould, à la Saint-Antoine.

Ils étaient partis, son frère François et lui pour la Russie et aucun n'est revenu. François est tombé je ne sais où: quant à José, il est resté là-bas au fond d'un bois de l'Ukraine où j'ai dû le laisser n'entendant maintenant pour toute musique, que les hurlements des loups mangeurs de cadavres ou ceux des Cosaques plus féroces encore.

En voyant passer des dragons, l'arme de son frère, il avait lancé son appel désespéré. François n'avait pas répondu, mais le malheureux a eu au moins l'illusion de le croire auprès de lui et cette consolation refusée à tant d'autres, d'entendre la langue maternelle bercer son agonie.

Ah ! le pauvre *boube*¹¹, dans quel état il était ! Je ne l'ai jamais dit à sa mère ni à Clairette, les pauvres femmes l'on déjà

11 NDLC : Jeune homme.

assez pleuré et c'eût été les crucifier tout à fait.

Ses mains gonflées crevaient la peau et, à travers les loques qui lui servaient de chaussures, ses pieds saignants apparaissaient. Ses jambes enflées refusaient tout mouvement. Les lèvres gercées bleuisaient sous les glaçons de la moustache et les yeux ardents, dans le visage décharné, vous dévoraient. Le corps était secoué de frissons violents et la fièvre lui faisait déjà battre à demi la campagne. Je vis bien qu'il n'y avait plus rien à faire.

Tout chaviré par celte rencontre, je ne sais ce que je lui dis d'abord. Mais, aux premiers mots, il sursauta, se souleva tout à coup et me serra dans ses bras à m'étouffer : « Françoi ! Françoi ! mo frère Françoi ! — Mais, dje ne seu-mi Françoi !

— Sia ! sia ! pusque te praque comme chié no, pusque pachhaine toci ne me compra que ti ! ».

Tout cela était dit avec tant d'effort que ça faisait pitié. Car vous savez qu'outre son mal, le pauvre José était affligé d'un bégaiement pénible. Comme, en outre, il ne savait pas ou peu le français, la vie du régiment n'avait pas dû, en effet, être toujours rose pour lui. « Mo frère ! mo pœre frère ! » ne cessait-il de répéter en sanglotant dans mes bras.

A quoi bon, n'est-ce pas ? chercher à le détromper ; il en aurait eu trop de peine, et, ma foi, je lui laissai cette illusion et j'entrai de mon mieux dans le rôle que le hasard m'attribuait.

Cette secousse d'ailleurs, semblait l'avoir achevé et il retomba bientôt épuisé. Par un hasard absolument providentiel, j'avais encore au fond de ma gourde un peu d'eau de vie que je conservais comme la prunelle de mes yeux. Je lui en versai quelques gouttes sur les lèvres. Mais ça ne passait déjà plus. Pourtant, il parut se ranimer; ses pauvres yeux se firent plus doux et j'y vis rouler des larmes.

J'avais comme une meule sur la poitrine et je crois que je pleurai aussi comme une vieille, pendant qu'avec effort, et à travers ses plaintes, il me confiait ses derniers vœux. Il y avait dans mon émoi de la douleur sans doute, mais plus encore une émotion étrange.

Vous ne sauriez croire l'effet que produisait sur moi, à cette distance, cette voix de mourant qui, dans notre cher patois, pleurait le petit coin de patrie dont l'image nuit et jour, sous tous les climats, a obsédé ma pensée. « Te reviré chîe no... ti... ô leu di motèies vouachhes... Te revoirè li seps do Lange.... et li près do Costé da li grands chènes où que je saïan évo lo père... Te dreumré co danote môho

note môho so li nouïs... où qu'a-z-avou tchhau... ou qu'a mindgi è so deubsè.... Dis è lè mère qu'elle ne crieusse mi trop so Djosé... mais que dje lè praïaïe bînn... Récouhhe aussi lo père... Récouhhe li petiras que dj'o bichhi.... Praïe li po mi, Frauçoi... praïe-li po dusse... Te diré aussi è Clairette... te sè note voisine Clairette que dj'ai moult passé è lè... mais qu'elle drau me réviè... Te li répoutrè lè bogue qu'a tolà da mé poichhe... Et si te velé... Ça eune brove béïesse... Vo séran binn aïhes ésenne... Dis li qu'elle ne me voideusse poi de gréïe si dje ne revinn-mi. Dj'ai haï tant que dj'ai pévu... mais a no è menès trop lan... dje ne sette pu mi djambes.... ni mi brès.... ni rinn.... Moman ! moman ! »

Quand vous entendez ce cri-là dans un hôpital ou une ambulance, vous vous dites que la mort passe et vous sentez votre cœur se serrer, car c'est l'appel désespéré de celui qui sent la vie lui échapper à celle qui la lui a donnée. Mais je n'ai jamais rien entendu d'aussi lugubre qu'un appel pareil poussé sur ce charnier, sous le ciel mauvais, dans le silence de la forêt hostile.

Puis ce fut le délire violent des forts qui ne parviennent pas à mourir : des cris, des plaintes où revenaient sans cesse les noms de la mère et de l'aimée. Ah ! ma Clairette lui tenait terriblement au cœur !

Et j'étais là, hébété et ému, ne sachant que faire pour lui dans cette désolation. Je l'avais couvert de mon châle; mais, comme il le disait, il ne sentait plus rien. Il n'entendait même plus les mensonges que je lui débitais, ces mensonges charitables avec lesquels on trompe les mourants. Enfin, ses plaintes cessèrent; quelques râles, puis sa tête se renversa sur mon bras : c'était fini !

Il me sembla alors que je m'éveillais comme un homme qu'a visité le cauchemar. Il pouvait être trois heures du soir ; le froid devenait très vif; mes jambes engourdis par le froid et l'immobilité, se refusèrent d'abord à me porter; je crus que j'allais rester là à mon tour.

Je me raidis avec désespoir et je parvins enfin à me remettre debout. J'eus encore la force de rendre les derniers devoirs à ce frère de misère. Je le traînai dans un fossé et je jetai sur lui des branches de sapin —? c'est ainsi qu'on couvre chez nous les cercueils — puis des débris de bois, tout ce qui me tomba sous la main, pour soustraire au moins son cadavre à la profanation des bêtes et des hommes.

Avant, j'avais fouillé le mort et retiré de ses poches une bourse de fil au fond de laquelle, enveloppées de papier, je trouvai une madone en terre cuite des Trois-Epis et la bague d'argent, suprêmes offrandes de la

mère et de la fiancée, talismans trompeurs, que du fond du désert je leur ai rapportés. Pauvre soldat ! c'était toute sa fortune !

Puis je me remis en route tout seul. Mais au bout de peu d'instant, j'eus la chance de tomber sur un corps de traînards. J'échappai ainsi à une mort certaine car un homme isolé dans ce pays maudit, était un homme perdu.

Mais bien longtemps encore, au milieu de mes compagnons muets, je marchai le cœur lourd à la pensée de cette chair de ma race, abandonnée à la terre étrangère.»

FIN.

LE FIN VOLEUR

I

Par un jour brumeux d'arrière-saison, et à l'époque heureuse où le 10^e Bataillon tenait garnison à Saint-Dié, j'avais pris place dans le train qui se traîne péniblement de Saint-Léonard à Fraize.

Dans le même compartiment, deux chasseurs, deux jeunes de la classe, venaient de monter également.

C'étaient deux vrais fils de la montagne vosgienne, de ces enfants naïfs élevés durement dans l'ombre des forêts, que la loi militaire va prendre au fond de leurs vallées et jette tout étourdis dans la vie des casernes.

Pour la première fois ils allaient en permission. A la perspective de rentrer bientôt pour quelques heures au foyer, la nostalgie muette empreinte sur leurs traits se détendait.

Ils n'étaient pas du même hameau, mais la même terre les avait nourris. Et ils se disaient la longueur des mornes heures d'absence et les charmes modestes et profonds du retour : joie des mamans, fierté de promener l'uniforme tout neuf aux yeux

éblouis des sœurs, des mères et des *béiesses* du hameau, soirées dansantes et — pourquoi le celer ? — abondants « frichtigs », copieusement arrosés. Mais, par dessus tout, c'était la volupté de se retrouver dans son milieu, de rentrer « chez nous ».

Notre pauvre patois est peu apte à traduire des sentiments aussi variés et touchant aux fibres les plus délicates de l'âme, mais nous les ressentons néanmoins profondément.

Dans cet étroit compartiment de chemin de fer qu'enveloppait comme un suaire la fumée rabattue par le vent, dans l'ahan de plus en plus pénible de la machine, les saints fantômes du retour nous visitaient.

Anould est dépassé; dans sa conque de monts, Fraize s'annonce par ses hautes cheminées.

Mes deux compagnons ont cessé de jaser; l'attente, les oppresse; l'un d'eux, penché à la portière, se retourne tout à coup et, le regard radieux, agrippant son camarade lui montre, l'index tendu, au loin, presque en plein ciel, un groupe infime de masures; et lui crie dans un rude langage : « Te vous, N. D. ça tolà ! »

Et j'ai reconnu dans l'Eden désigné un pauvre hameau, dont par scrupule, je tairai le nom, perché dans les rochers saillant au

flanc dénudé des monts et dont les cabanes de leurs fenêtres minuscules semblent plonger un regard de détresse dans la vallée. Dans cette automne finissant, la noire forêt de sapins qui couronne les sommets a déjà son blanc manteau de givre; toute verdure s'en est allée qui cachait l'indigence de la terre; les frimas ont, à ce sol, enlevé toute poésie. Qu'est-ce pour un étranger, sinon le coin le plus déshérité du domaine humain ?

Et ma pensée là-haut accompagne celle du petit soldat : je vois la modeste chaumière terrée dans un ravin, à côté, en appentis, le toit de genêt où s'abritent les chevreaux; à l'intérieur la cuisine avec le sol en terre battue puis le *poêle* obscur où la famille se groupe frileuse autour du fourneau à « *quatre pots* ». Misère !. Mais c'est là qu'on l'attend, là que le bruit de ses pas sur la sente raide va dans la bise faire accourir les enfants, là qu'est le foyer et que son jeune cœur, désemparé aux premiers contacts de la vie, va se reprendre dans l'amour.

Mais est-ce suffisant pour exacerber à ce point un sentiment bien naturel ?

A quoi donc attribuer l'attirance invincible qu'exerce sur les âmes de ses enfants une terre aussi ingrate si ce n'est à cette indigence même ? Les sapins qui prennent racine dans la plaine semblent ne

s'y maintenir qu'à regret et le moindre ouragan les abat, tandis que ceux qui couronnent les rudes monts vosgiens, leur patrie, s'y cramponnent énergiquement et résistent à tous les orages. L'homme n'est-il pas aussi une plante qui s'attache d'autant plus à la glèbe dont il est sorti, qu'il en a reçu moins de bienfaits ?

Cet exorde, où ma fantaisie m'a conduit, ne tient que par un fil au récit qui est au bout de ma plume.

Le petit soldat dont je parlais tout à l'heure n'y est pour rien. L'incident modeste où il a tenu un rôle a seulement contribué à me remettre en mémoire un de ses compatriotes dont les aventures défrayèrent copieusement il y a quelque soixante-dix ans la chronique locale. Il explique aussi l'attraction dont cette terre ensorcelé a influencé sa vie.

II

Des cités s'enorgueillissent d'avoir donné naissance à des hommes plus ou moins extraordinaires. Ce modeste hameau, n'ayant pas à choisir parmi les mortels marqués pour l'immortalité se contente de la gloire plus modeste, et plus rare assurément, d'avoir été le berceau d'un voleur. Oui un voleur ! mais non, croyez le

bien, un banal larron de foire, lequel d'ailleurs je me ferais conscience de porter au pinacle. Celui qu'il réclame comme sien fut, dans son genre un génie.

Certes aucun de ses compatriotes n'est de taille ni d'humeur à l'imiter, mais il y a dans cette vie tant de hauts lumineux à côté de telles ombres qu'il est bien permis à ces gens frustes d'en tirer quelque vanité.

C'est notre Fra Diavolo à nous, un Fra Diavolo à notre taille et dont les mains ne se sont jamais volontairement trempées de sang humain. Aussi ma plume n'a pas cru se déshonorer en nous contant ses exploits.

Mon héros, comme tous les hommes d'ailleurs, avait deux âmes, mais différentes au plus haut point. L'une faite d'instinct primitif, altière, indépendante, irritable au joug des conventions sociales et avide de jouissances. L'autre, pareille au fruit d'une longue culture, attachée au sol et à sa famille, accessible aux sentiments les plus délicats et sensible à l'honneur.

Du démon et de l'ange qui combattaient en lui, les armes, surtout au début, étaient à peu près égales. Cette dualité formidable provoquait des luttes intérieures qui ont contribué à faire, malgré les apparences, un véritable enfer d'une telle existence. Et ce n'est qu'au moment où l'esprit du mal eut pris définitivement le dessus qu'il recouvra

une sorte d'équilibre avec la tranquillité, sinon de l'esprit, du moins du cœur.

Qu'eût-il fallu pour que cette vie suivît un tout autre cours, un secours extérieur qui lui manque au début.

Jacques — nous l'appellerons ainsi pour ne pas livrer un nom que portent encore avec honneur quelques-uns de ses compatriotes — se fit remarquer de bonne heure tant par sa force et son agilité extraordinaires que par son intelligence. Né à un étage plus haut dans la société, avec les ressources que procure l'instruction aux élus de la fortune, nul doute qu'il ne fût devenu un homme remarquable, ou tout au moins un homme utile et honorable.

Mais voilà, notre société est comme une forêt : tout ce qui pousse en bas s'étiole et meurt dans l'ombre sans pouvoir donner de fleurs. Le hasard y fait-il éclore un germe rare et prometteur d'avenir ? Nul œil ne s'y arrête; l'indifférence générale comme la nuit l'enveloppe; une égalité féroce est la règle du sous-bois ; point de soleil pour personne. Et si la sève vainement refrénée veut malgré tout donner un fruit, c'est un fruit vénéneux.

Saint ou réprouvé, point de cette situation intermédiaire où s'acoquine la moralité de la foule : tel est le dilemme que le sphinx pose au seuil de la vie à quelques âmes

marquées. Or le bien est souvent impossible ou sa voie est ingrate et décourageante et le mal a des ressources infinies : choisissons le mal.

Et voilà pourquoi Jacques taillé pour la lutte, doué pour le bien, devint un grand coquin et a mérité de passer à la postérité sous le nom de « Fin voleur »

Il était l'aîné d'une famille de cinq enfants qui vivait péniblement du produit de quelques lopins conquis sur la moraine et où le trémois et la pomme de terre poussaient plutôt mal que bien. Ses parents fort honnêtes gens se donnaient bien du mal pour élever leur nitée.

Heureusement dans tous nos pauvres hameaux de la montagne à cette époque surtout, l'éducation des enfants ne coûtait pas cher. On les poussait dehors le matin et ils ne rentraient qu'à l'heure de la becquée ou du coucher.

Et vous eussiez vu le long des étés des kyrielles de marmots, pieds nus. déguenillés, hirsutes et hâlés, vautés dans le sable des sentiers ou déambulant dans les bruyères, les uns portant les autres.

Les plus forts allaient en forêt récolter fraises ou brimbelles et pour approvisionner le foyer de bois mort. Et, traînant leurs fagots dans un flot de

poussière, en courant ils dévalaient les raidillons.

Ou bien les hardiers¹², promenant dans les landes une vache maigre ou des biques efflanquées, se réunissaient et, en guise de passe-temps, luttaien t entre eux, se chamaillaient et s'administraient des tripotées. Tout cela au grand soleil, à la pluie, par tous les temps.

A ce régime, les corps devenaient sains et robustes. Mais l'intelligence, quelle friche !

Pourtant aux abords de l'hiver, la mère dégrasait les plus grands, les chaussait de sabots et, un beau matin, descendant à la vallée les poussait effarés vers l'école.

Ce premier pas dans la vie civilisée, on peut en croire mon expérience, n'avait rien de réjouissant.

On parlait là une langue à la plupart inconnue; on était astreint à une immobilité qui pesait à une discipline imposante à des exercices pénibles. Quelques-uns résistaient au régime et finissaient par apprendre à lire, d'autres, repris par le spleen des libres randonnées, abandonnaient l'étude pour faire le « renard » dans les bois.

Quoi qu'il advint, Pâques sonnant, la plupart des enfants des hameaux désertaient l'école.

12 LDLC : gardien de troupeau.

Depuis cinquante ans, cette situation s'est sérieusement modifiée. L'usine en fournissant du travail à tous les bras, a augmenté le bien-être, changé le genre de vie, pendant que l'école en s'installant dans les moindres hameaux a modifié peu à peu la mentalité et les habitudes et gagné au progrès une population jusque-là assez réfractaire. La race y a-t-elle gagné dans sa force ? Est-on plus heureux ? Répondre à ces questions serait sortir du cadre de ce modeste récit.

Jacques reçut donc la rude éducation ou plutôt subit le manque d'éducation de son temps.

Il montrait cependant de réelles dispositions ; en deux hivers il apprit à lire et à écrire. Mais il n'alla pas plus loin, ayant, dès la fin de cette deuxième année, préludé à ses aventures. Enfermé un soir au « cachot » pour insubordination, il fit sortir l'huis de ses gonds et, comme feu Samson, prît la clef des champs emportant la porte de sa prison. Ce fut une belle affaire !

Ce début promettait. Bientôt en effet, il fut célèbre dans tout le canton par son agilité de chat et sa force herculéenne.

III

Curieux de sa nature, il voulut tenter l'aventure. Vers l'âge de 15 ans, il alla s'engager comme garçon d'écurie dans un hôtel de Kaysersberg. Puis, comme il montrait de réelles dispositions, il monta en grade et devint garçon de salle. Au contact de la société, il se dégrossit vite, contracta les manières du beau monde avec, malheureusement quelques-uns de ses vices. Paresser et bien vivre eurent bientôt pour lui plus d'attrait que le rude travail et le régime plus que frugal qui jusque-là avait été son lot.

Mais sa double personnalité ne laissait pas que de le rendre très malheureux. Le regret des libres horizons, la nostalgie du coin de terre le tenaient au point qu'un beau jour il abandonna tout pour réintégrer le foyer.

Mais il avait rapporté des goûts que les ressources familiales n'étaient guère en état de satisfaire. Aussi chercha-t-il au dehors de quoi fournir à ses nouveaux besoins. Il avait noué avec les vignerons d'Alsace des relations qu'il se mit à exploiter.

De tout temps l'eau-de-vie de ce pays a exercé sa tentation sur nos populations de la frontière.

C'est à satisfaire ce besoin que Jacques demanda ses ressources. Les charges de marc qu'il rapportait de là-bas sans payer de droits naturellement lui rapportèrent d'abord de beaux bénéfices. Mais bientôt le métier menaça de se gêner.

Les gendarmes chargés de la répression des fraudes se mirent, tant en Alsace qu'en Lorraine, à le surveiller étroitement.

Il déjoua longtemps leurs ruses. Mais un jour, au col du Bonhomme, au moment où il allait toucher au port, il tomba entre leurs mains. Il rapportait sur un brise-dos une pleine barrique.

Ils étaient deux et pensaient bien l'appréhender. Il déposa docilement son fardeau, puis tout à coup, faisant la roue, il leur brûla la politesse.

Dans ses longues journées de hardier il avait perfectionné cet exercice qui consiste à se lancer à terre et à rouler sur ses mains et ses pieds en imitant la roue. Et il progressait ainsi plus vite que le plus déluré coureur. D'ailleurs, en admettant qu'on pût l'atteindre, il n'eût pas été prudent de s'approcher de ce moulinet humain où des souliers ferrés voltigeaient à folle allure.

Or donc, les braves représentants de la force publique, d'abord estomaqués par la nouveauté du procédé, se mirent par acquit de conscience, à le poursuivre sur la route.

Mais il les eut bientôt semés et il disparut sous l'ombre propice des sapinières.

Cependant la prise était bonne : 100 litres et plus d'eau-de-vie. Aussi après avoir réquisitionné avec sa charrette un pauvre tâcheron de la Mongade, les gendarmes remontèrent vers le col. Là, nouvelle surprise; la tonne et le brise-dos avaient déménagé. Jacques, revenu au gîte par les sentiers du bois, avait subrepticement ressaisi son bien et tranquillement par une autre brisée s'en était allé.

Entre lui et la maréchaussée ce fut bientôt une guerre sans merci où celle-ci n'avait pas le beau rôle. Non content d'échapper sans cesse aux traquenards les mieux tendus, il poussait l'outrecuidance jusqu'à retourner le fer dans la blessure, portant à la vanité des pauvres gendarmes les coups les plus sensibles.

Un matin, en se levant, le brigadier trouve sur sa porte une paire de savates odieusement éculées avec un billet portant : « Pour prendre Jacques à la course. »

Une autre fois, il semble se laisser prendre exprès. L'ennemi triomphe, mais du baril débondé s'échappe un liquide malodorant sur la nature duquel aucun doute n'est possible. Et il faut entendre Jacques se plaindre véhémentement qu'un

zèle intempestif lui fasse perdre « son onguent »

Le métier de fraudeur lui procura longtemps profits et considération qu'il partageait avec les siens. La contrebande, dans nos pays longtemps frontières, en effet, et c'est le fruit d'un long atavisme, n'est pas considérée comme illicite au point de vue de l'honorabilité.

IV

Mais l'ambition venait à notre héros et sur la pente où il se trouvait, il ne larda pas à glisser au point où les honnêtes gens vous tournent le dos et où les éléments sains de la famille vous renient.

Un jour de Saint-Louis une envie véhémente le prit de se rendre à la fête du Bonhomme et, comme il n'avait pas lourd eu poche, il se fit voleur. Encore, dans cette première affaire eut-il un rôle où une certaine noblesse de caractère le disputait à ce que l'acte a d'odieux par lui même. Le père Tantaine avait dans une vieille « *kessate* » cachée sous son lit, une somme de 1200 francs en beaux écus sonnants. C'était le trésor à la contemplation duquel sa vieillesse sordide et besogneuse se délectait.

Vendant de l'eau-de-vie au vieux, Jacques un jour soupçonna la cachette. Bref, un beau malin, en se levant. Tantaine chercha vainement sa *kessate*. Il devait la retrouver, mais vide, à trente pas de chez lui sur le pavé du Riquibi son voisin. Récriminations, plaintes, investigations policières.

Le voleur, tel une couleuvre s'était étiré et introduit par certain soupirail que le chat franchissait difficilement, avait pénétré dans le *poêle* où le père Tantaine dormait avec la conscience d'une complète sécurité, avait fait main basse sur le magot puis, ouvrant la porte verrouillée en dedans, était parti après l'avoir fermée honnêtement.

Seul un habitué du logis avait pu exécuter le coup et. le Riquibi n'étant pas en odeur-de sainteté, de là à le suspecter il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi. Si bien que le soir; les voisins ayant été entendus, le pauvre homme, malgré ses protestations prenait, dûment encadré, le chemin de la prison:

Le jour du jugement arriva. Dans la grande salle de la justice de Saint-Dié tous les voisins s'étaient donné rendez-vous, les uns pour être entendus, les autres pour entendre. Tous ces rustiques égarés-au milieu du sévère appareil judiciaire, se serraient ensemble comme des moulons pour s'enhardir mutuellement. La Riquibise

pantelante et chiffonnée était venue prendre place auprès de son mari et ne cessait de geindre : « Pourquoi que nous sommes ici, puisque j'n'ons point fait de mal ? »

L'interrogatoire de l'accusé commença. Il ne fut pas difficile au Président de mettre dedans le pauvre diable qui sachant à peine s'exprimer en français, s'embrouillait dans ses explications, se coupait, n'achevait point ses phrases et jetait sur cette assemblée qu'il sentait hostile, des yeux chafouins de bête traquée.

Tantaine, puis les voisins vinrent ensuite, avec force réticences, comme il sied, mais avec un ensemble parfait, accabler le malheureux.

Lui seul connaissait la cachette; lui seul était assez menu pour passer le soupirail; l'un avait vu, l'autre entendu et les propos de tous avaient fortifié en chacun l'assurance qu'il était coupable.

Le dernier venait de parler et la conviction du Tribunal semblait faite, le procureur n'avait pas besoin de requérir. Le glaive justicier allait s'abattre sur un innocent, lorsque dans le silence et la majorité de la salle recueillie dans l'attente de l'arrêt, une voix forte cria : « Tas de rosses ! »

Ce fut comme un caillou dans une mare. Le président resta bouche bée, les yeux

convulsés derrière ses lunettes; le gendarme de garde laissa échapper son *bancal* et tous les regards se portèrent vers le coin d'où était partie l'apostrophe aussi peu parlementaire.

Mais déjà un jeune homme bien décuplé vêtu de la blouse bouffante des paysans, le front haut, le pas hardi s'avancait vers la barre et de son poing velu se frappant la poitrine : « Le coupable, le voici ! »

Que vous dirai-je ? Il fut appréhendé séance tenante et daigna se laisser faire. Le procès fut recommencé, l'argent remboursé par les parents

Mais le délit était avoué et la justice, suivit son cours. Jacques ne chercha pas à amadouer ses juges et s'entendit condamner à trois mois de prison. En ce temps-là il n'y avait pas de loi Beranger¹³.

Premier pas dans l'ignominie !

V

Son intervention inopinée dans le procès du Riquibi avait en un clin d'œil été connue en ville et la nouvelle avait même pénétré jusqu'au tréfonds des geôles. Aussi quand

13 NDLC : En fait, Berenger. Les lois de 1885 et 1891 qui portent son nom introduisent, respectivement, la libération conditionnelle et le sursis. Elles aggravent aussi les peines pour les récidivistes.

on l'y amena, les têtes curieuses des prisonniers s'écrasaient aux barreaux des fenêtres. C'était avec un vague sentiment de respect, mêlé de stupéfaction qu'on considérait ce gars naïf et puissant qui, n'ayant rien à faire pour lui échapper s'en était allé de propos délibéré se livrer à la justice.

Maintenant il se trouvait dans une cour profonde que flanquaient deux hauts bâtiments et que bordait au sud un mur liant de cinq à six mètres. Cette muraille se développait et se rabattant en angle droit des deux côtés enveloppait les bâtiments laissant entre eux et l'enceinte un espace d'environ trois mètres.

Contre ce mur, au centre, la loge du surveillant, ouvrant une porte sur la cour et l'autre sur la rue : la porte de la liberté. Le directeur de la prison occupait, avec sa famille, le rez-de-chaussée du bâtiment de gauche. Le surveillant en second habitait le premier étage.

Au moment où Jacques se présentait dans la cour, le père Bogard, le directeur, un homme rougeaud gros et court avec des favoris en broussailles, un énorme trousseau de clefs pendu à la ceinture, l'air bonhomme au demeurant, attendait son prisonnier. Sa femme longue et pâle de grands yeux bleus remplissant son visage amaigri faisait penser à ces plantes,

poussées au pied d'un mur et que l'ombre a flétries. C'était un contraste frappant avec les filles de la glèbe au teint hâle, aux traits anguleux et durs, les seules femmes que jusque-là Jacques eut connues.

Et cette créature tristement lui souriait. Il se découvrit lui témoignant ainsi combien cet hommage à sa demi-virtu lui allait au cœur.

L'heure de la récréation était arrivée, les prisonniers sortirent dans la cour, Jacques fut très entouré. La plupart de ces dégradés moralement revenus de leur surprise, ne lui cachèrent pas la piètre estime dans laquelle ils le tenaient; d'un ton fielleux on lui prédit : « Sois tranquille, tu seras bientôt le chouri de Madame ! »

Dans la prison de St-Dié « chouri » équivalait à « chouchou » dans une pension.

C'était le prisonnier de confiance, celui auquel on laissait une demi-liberté, qui vaquait à toutes les occupations d'intérieur et servait même de domestique aux ménages des gardiens. Situation enviable et enviée.

Et la prédiction se réalisa. Dès ce jour Jacques scia le bois, monta l'eau, répara le mobilier, cira les parquets. Grâce à son esprit d'initiative, il n'y eut bientôt plus besoin de rien lui commander. L'ouvrage

fondait devant ses mains et se trouvait toujours fait au moment donné. Et il se trouvait assez payé quand, de ses yeux bleus, Mme Bogard lui souriait.

Mais il s'aperçut bien vite que la sympathie qu'on lui témoignait portait ombrage à quelqu'un.

Jolibois, le surveillant en second, avait un nom qui jurait odieusement avec le personnage, son corps long, maigre et déjeté supportait une tête de Guignol avec un teint bilieux des yeux vairons et des oreilles en étendard. Tout dans le personnage prêtait à rire. Et comme le malheureux en avait l'intuition il en voulait à l'humanité tout entière : au père Bogard son chef, et à tous les prisonniers qui tombaient sous sa coupe : sa sévérité était mesquine, tatillonne et méchante. Toute aggravation de peine permise par le règlement était par lui, pratiquée avec un plaisir et un raffinement de gourmet : ce gorille avait l'âme d'un Torquemada.

N'avait-il pas en outre éprouvé le besoin de faire souche. Sa compagne dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle était son décalque lui avait donné deux rejetons laids et morveux dont la principale occupation consistait à faire du « potin », au premier pour « embêter la patronne » au rez-de-chaussée.

VI

Ce n'est pas assez dire que les deux ménages vivaient en mauvaise intelligence, la guerre, entre ces murs, était à l'état endémique. Cette situation qui se retrouve dans tous les établissements où le service ou la règle obligent les femmes à vivre côte à côte : casernes de gendarmerie, couvents, écoles, n'est pas le moindre souci de ceux qui sont chargés d'y faire régner l'ordre. Le père Bogard avait donc fort à faire non seulement pour refréner le zèle intempestif de son subordonné mais pour obtenir qu'on laissât sa femme en paix.

Jacques n'avait pas tardé à se trouver pris aux endroits où la friction devenait épineuse. Maintes fois Jolibois avait cherché à assouvir sur lui sa rancune. Mais la puissance occulte, que Mme Bogard du fond de sa cuisine exerçait sur toute la prison, savait le protéger efficacement. La rage du sous-chef en redoublait. De son côté le prisonnier ruminait une vengeance. Cette existence entre quatre murs lui pesait d'ailleurs énormément.

Le regret du grand air et surtout la nostalgie du coin natal se firent sentir avec tant d'acuité qu'il désespéra de pouvoir faire son temps de réclusion sans chercher à prendre la clef des champs.

Avec sa force et son adresse et les facilités que la bienfaisance du père Bogard lui permettait, cela lui était facile. Sa résolution fut bientôt prise.

Mais comme il ne voulait pas attirer d'histoire au directeur et encore bien moins faire de peine à sa femme, il s'arrangea pour que toutes les conséquences de sa fuite pussent retomber sur Jolibois.

Tous les dimanches, à tour de rôle le gardien-chef et son sous-ordre s'octroyaient une sortie de quelques heures en famille. C'était pour ces reclus, qui n'avaient en semaine d'autre plaisir que de s'entre-déchirer, la seule éclaircie dans leur ciel de plomb.

Or donc Jolibois était de garde par une chaude après-midi de juillet. Les prisonniers accablés par la température avaient profité du repos du dimanche soir pour se coucher et sommeillaient dans les coins d'ombre.

Jacques, comme de juste, s'était vu refuser cette faveur et transportait dans une brouette des moellons qu'il prenait dans la cour et conduisait derrière le bâtiment de gauche.

Le gardien, affalé sur une chaise devant sa porte suivait d'un œil soupçonneux tous les mouvements de son prisonnier. Il se serait endormi si sa rancune ne lui eût tenu

les yeux ouverts. Cette éventualité ne se produisant pas. Jacques résolut de s'en passer. Mais il fallait agir vite.

Quand il tournait derrière le bâtiment, Jolibois un instant le perdait de vue. C'est ce moment qu'il mit à profit. Laissant là sa brouette, il s'élança dans le coin du mur extérieur et, tournant le dos à l'angle, des pieds et des mains s'appuyant aux aspérités du mortier, il commença son ascension. Arrivé au faite, il se suspendit à la crête puis se laissa tomber, au risque de se rompre les os. Mais il en avait vu bien d'autres et il se trouva debout dans la rue du Collège.

Il n'y avait là qu'une vieille femme qui faillit se trouver mal en voyant ce grand gaillard tomber du ciel à ses pieds et qui s'empressa de détaier sans demander son reste.

Jacques fit de même et, sans trop se presser, pour ne pas attirer l'attention, par la rue Cachée il gagna le cimetière, puis le bois de Gratin et de là Ste Marguerite.

Le soir même il était de retour au pays. Pendant ce temps, Jolibois, ne voyant pas revenir son prisonnier avec sa brouette, s'était levé on grognant et avait tourné le coin de la maison.

Le véhicule était là, mais de conducteur point. Il en resta un instant béant : une

sueur froide lui monta aux tempes, un frisson lui courut dans le dos.

Il était sûr de n'avoir pas vu Jacques revenir dans la cour ; il n'avait donc pu disparaître que dans ce coin entouré de hautes murailles et où un cloporte n'aurait pu se cacher. A moins qu'il ne se fût envolé ou volatilisé, rien ne pouvait expliquer cette disparition.

Il s'assure que les clefs, toutes les clefs sont bien dans le trousseau pendu à sa ceinture. Il retourne dans la cour, inspecte les privés, interpelle les prisonniers ahuris puis, entrant dans les bâtiments visite toutes les salles, scrute tous les coins : rien, toujours rien. Il en perd la tête.

Le père Bogard rentrant trouve toute la prison en l'air et Jolibois sacrant, écumant, stupide. Sa femme était accourue avec sa progéniture et faisait chorus.

Tout ce joli monde avait sorti ses griffes et s'appêtait, en guise de défense, à chercher un bouc émissaire pour se ruer dessus du bec et de l'ongle. Quand on se sent dans son tort, n'est-ce pas, il est dans l'usage de chercher à faire endosser à d'autres sa responsabilité ?

Madame Bogard voyant venir l'orage s'était empressée de réintégrer son logis laissant son mari livré aux bêtes. Il avait à peine eu le temps de faire rentrer les

prisonniers que sur lui en effet tomba la foudre. « C'est, vous, lui dit Jolibois, l'œil haineux, qui. par vos complaisances coupables pour ce voleur, avez rendu sa fuite possible. — Nous discuterons cela plus tard. Avez-vous pris toutes les mesures prescrites en pareil cas ? avez-vous prévenu la maréchaussée et le Parquet? » Non, affolé comme il l'était il n'y avait pas songé. Mais c'était au père Bogard qu'incombait ce soin et il aurait dû être à son poste au lieu de se promener comme un fainéant.

Et Madame Jolibois renchérisait : c'était un coup monté pour nuire à son mari; elle en avait les preuves et elle ferait casser le gardien et emprisonner sa « teigne ».

Vainement le père Bogard avait gagné les couloirs; les éclats de voix de la mégère emplissaient la prison.

Il fallait pourtant agir. Le directeur, à son tour, fouilla lui-même la maison, interrogea les prisonniers et, toujours perplexe se posait la question « Où a-t-il bien pu passer ? » Puis il fallut affronter la visite au procureur, et l'enquête sommaire de la justice.

Il y eut dans la nuit des chevauchées de gendarmes sur toutes les routes de la contrée, des conciliabules au Commissariat

de police, des rondes d'agents dans tous les environs immédiats de la prison.

Or à une heure tarde de la nuit on frappa à coups discrets à la fenêtre du père de Jacques. « Qui est là ? — C'est moi, Jacques ! — C'est toi voleur ! Passe ton chemin. Nous ne le connaissons plus. »

Après le verdict de la société, c'était tranchant et sec, celui de la famille, l'inévitable rejet à l'abîme du malheureux qui dans son attachement à la terre dans la saine atmosphère du foyer natal, aurait pu trouver la force de remonter à la lumière.

Il ne protesta pas et s'en fut, à quinze pas de là se coucher dans un seigle. La face tournée vers le ciel étoilé, il restait abasourdi, sentant confusément et l'étendue de sa misère et la force qui le retenait comme une plante à ce sol qui s'était épuisé pour en faire un être sain et vigoureux.

Il était là depuis un moment cherchant à rassembler ses pensées lorsqu'un bruit de bottes ferrées grinçant sur le gravier du chemin lui fit dresser l'oreille. Deux hautes silhouettes coiffées du tricorne traditionnel se découpèrent bientôt sur le ciel clair.

Les gendarmes allèrent tout droit à la maison et frappèrent l'un à la porte, l'autre à la vitre « Ouvrez, au nom de la loi ! — Que voulez-vous ? — Votre fils est-il rentré ? — Ne l'avez-vous pas rencontré ?

Il était ici il n'y a qu'un instant, je l'ai chassé. Cherchez là-dedans ! » Et le père, par le guichet du fenestron ouvert, désignait la lande couverte de buissons et les champs vêtus d'ombre.

Ainsi les siens se liguèrent à la société en guerre contre lui. A cette pensée il se révolta; son tempérament de lutteur se réveilla et sa résolution fut vile prise.

Confiant dans sa force, il accepta sa destinée.

Se dressant soudain sur le sillon il clama dans la nuit « Présent ! ». Ce n'est pas encore aujourd'hui que vous m'aurez. Quand vous voudrez me prendre, il faudra venir en nombre. Et ce jour-là il fera chaud ! »

Et, dans l'obscurité des taillis, par les foulées familières, il disparut.

La même nuit avant que les gendarmes fussent rentrés on dévalisa l'atelier de Jean Parisot, tailleur à La Costelle, et on lui enleva 40 francs qu'il croyait bien en sûreté dans son tiroir. On ne soupçonna même pas Jacques ; tant d'audace déroutait.

VII

Le jour en suivant pendant qu'on cherchait à Fraize et à Plainfaing les traces

du voleur, un monsieur bien mis, badine à la main cigare au bec, se présentait au café de la Poste à St-Dié et se faisait servir une consommation de choix.

C'était là que chaque soir à cinq heures, tous les juges et avocats de la ville se réunissaient pour leur partie d'écarté. Ils venaient d'entrer et préludaient à la cérémonie en se racontant les nouvelles du jour. Leur conversation roulait précisément sur la récente évasion. Chacun donnait son avis, mais il était évident que tous y perdaient leur latin. En tous cas, il était certain que des mesures sévères allaient être prises contre le gardien-chef. Il était question de certain rapport Jolibois écrasant pour- son supérieur. Le mot révocation fut même prononcé.

Pendant la conversation le consommateur-étranger S'était peu à peu rapproché semblant s'intéresser infiniment aux carambolages d'une partie de billard où s'escrimaient deux habitués.

Quand les joueurs de cartes, absorbés par leur jeu furent devenus muets, il regagna sa place, vida son verre et s'en alla de l'air dégagé d'un citadin en ballade.

Mais la perspective de voir certains yeux bleus noyés de larmes ne fut pas étrangère à la résolution énergique qu'il venait de prendre.

A la nuit tombante, Jacques, ayant repris ses vêtements de prisonnier, à l'heure de garde du père Bogard, sonnait discrètement à la porte de la prison. Il faut renoncer à décrire l'étonnement du gardien « Comment c'est vous ? — Mais parfaitement — Et vous rentrez ! — Comme vous voyez — Par où êtes-vous donc sorti ? C'est mon secret — Qu'avez-vous fait ? Avec votre permission j'ai été prendre l'air — Avec ma permission, hum ! En tous cas ne recommencez plus. On va d'ailleurs prendre des précautions.

Ecoutez M, Bogard, je suis rentré parce qu'on vous cherchait noise à mon sujet. Continuez à avoir confiance en moi, je n'en abuserai pas. Il se peut que l'envie de prendre l'air me reprenne, mais, foi de Jacques, je vous promets de toujours rentrer pour coucher. Tandis que si vous prenez les mesures que vous m'annoncez, je vous jure également que je saurai m'échapper quand même et cette fois, jamais vous ne me reverrez,. »

Qu'eussiez-vous fait à la place du Directeur : il se plia aux fantaisies de son prisonnier. Ai-je besoin de vous dire que sa rentrée fit encore plus de bruit en ville que son évasion.

Il devint la coqueluche de la cité. De belles dames, par grâce spéciale, obtinrent la permission de le visiter. Des

interventions se produisirent qui aplanirent toutes les difficultés ; on passa l'éponge sur son escapade : le père Bogard n'eut plus d'ennuis ; Jolibois jaunit un peu plus et le train train ordinaire reprit dans la prison.

A plusieurs reprises encore il disparut. La première fois le directeur, un tantinet inquiet, attendait à la porte sa rentrée. Il revint, rapportant un superbe bouquet pour « Madame ». Et ce fut ainsi chaque fois. Et là-haut au premier Jolibois crevait de rage et sa moitié de jalousie.

Jacques en vint même à ne plus se gêner, et à effectuer ces sorties à heures régulières. Cela gâta son affaire, car la surveillance haineuse de Jolibois en fut facilitée. Un soir, de sa fenêtre, il le vit escaladant la muraille avec le procédé coutumier. Le gardien tenait sa revanche. Triomphant il s'en fut trouver qui de droit et reçut force compliments dont la dégustation adoucit sa rancune recuite et douloureuse.

Le prisonnier rentra. Mais le lendemain une équipe de maçons était dans la cour à la première heure et se mettait en devoir d'enduire et d'arrondir les angles des murs avec du ciment.

Jacques, sembla regarder ce travail avec indifférence, haussa les épaules et se détourna au grand dépit de Jolibois qui le

guignait espérant au moins un geste de désappointement.

Néanmoins, et de peur d'accident, on le tint éloigné de la cour toute la journée. Quand on lui permit d'y descendre le dernier échafaudage était enlevé et, dans le soir tombant, les murs luisaient comme un miroir dans leur parure de ciment.

Il lui vint de suite l'idée de tâter d'un autre moyen pour s'évader. Mais le père Bogard était de garde et, pour ne point lui attirer d'ennuis, il résolut d'attendre et parut se résigner à son sort.

Cependant on avait fini de rire de ses escapades. Maintenant qu'on était sûr de le tenir on se mit à en user avec lui tout autrement. Sur ordre du Procureur il fut astreint au même régime que les autres prisonniers : raison de plus pour brûler la politesse à tous ces gens.

Un jour donc, pendant une récréation que surveillait Jolibois, la femme de celui-ci étant descendue pour s'entretenir avec lui. Jacques profita d'un moment d'inattention pour enfile le vestibule des logements des gardiens. Quatre à quatre il monta jusqu'au palier du grenier. Là deux portes s'ouvraient, l'une sur la partie du local réservée à la famille Bogard et l'autre sur celle servant de resserre aux Jolibois. D'après le règlement ces portes devaient

toujours être fermées ; mais il savait pour y avoir aidé un peu lorsqu'il errait librement dans la maison que la serrure dos Bogard ne résisterait pas à un bon coup d'épaule et qu'une fois dans le galetas par la lucarne il pourrait s'enfuir par les toits. Mais juste au moment où il arrivait devant celle porte, Mme Bogard en sortait.

Ils furent surpris tous deux, mais Jacques bien vite remis, du ton le plus naturel du monde « Madame, j'en ai assez. Je croyais trouver cette porte fermée et l'enfoncer. Mais comme elle est ouverte, pour ne pas vous compromettre, il m'est défendu de la franchir.

Par ailleurs je m'en irai. Mais avant de vous quitter définitivement je suis heureux que le hasard vous ait placée là pour me permettre de vous remercier de vos bontés ».

Déjà il avait descendu un étage et entrait dans la cuisine des Jolibois. Leurs louveteaux étaient là qui, hérissés d'instinct lui dirent « Qu'é que tu viens faire ici ? — Votre maman m'envoie pour racler la cheminée ».

Aussitôt dans l'âtre profond Jacques s'enfonce et des pieds et des mains s'élève dans le conduit.

Mme Bogard plus morte que vive, passant devant la porte pour regagner son

logement et s'y enfermer, vit les petits pliés en deux sous l'auvent, rieurs et amusés, regardant l'ascension.

Encore disparu ! Mais c'est donc le diable en personne ! » C'est Jolibois, qui dans la cour vient de remarquer l'absence de son prisonnier. Cependant la trace cette fois est facile à trouver. Puis le chapeau d'une cheminée avec un fracas de tôle vient du haut des toits de rouler à ses pieds. Et les yeux égayés des reclus suivent, là-haut sur les tuiles, les déambulations inquiétantes d'un ramoneur qui, talonné par leurs cris, file... file...

Vous ai-je dit que les bâtiments de la prison communiquaient avec ceux du Tribunal et de la Gendarmerie ?

Point d'issue par le Tribunal ainsi que l'avait escompté Jacques. Mais là-bas sur le toit de la Gendarmerie une lucarne s'ouvre. Il s'y dirige à grands pas faisant sous ses pieds craquer les tuiles. Il y arrive ; il est temps ; déjà les cris gagnent la rue et d'en bas les regards le cherchent.

Une jeune fille réfugiée dans une soupenne lisait en cachette un roman-feuilleton. Par la fenêtre à tabatière ouverte avec fracas, une sorte de démon noir et nerveux se laisse couler. Transie de peur et d'étonnement elle ébauche un signe de croix et reste sans souffle. Mais déjà la

vision a disparu dans uu bruit de galop sur les escaliers du grenier.

Puis il y eut dans les étages inférieurs des cris de femmes surprises, des appels des fracas de portes. La garde sort juste à point pour voir passer devant elle le prisonnier en rupture de ban.

Quelle audace, choisir la porte de la Gendarmerie pour s'enfuir ! Celle fois, par exemple ton affaire est claire. Et de courir ! Des civils s'en mêlent qui voyant venir le fuyard se jettent en travers. Un coup de tête dans la poitrine à l'un, écarte les autres; puis la meute se faisant épaisse et pressante, d'un tour de roue Jacques se dégage. Mais la fatalité l'a amené à travers le parc de la ville, au bord de la Meurthe; devant, derrière, à droite, à gauche tous les dangers se dressent. Il choisit le moindre : délibérément il entre dans l'eau et en quelques brasses franchit la rivière. Aucun de ceux qui le suivent n'a osé en faire autant et ils sont là : gendarmes, agents, civils auxquels se sont mêlés tous les marmots et les femmes du quartier, s'agitant, sacrant ou riant selon leur tempérament. Lui, sur l'autre rive, s'assied tranquillement, tord les pans de ses vêtements et se relevant, la face striée de suie, les cheveux collés aux tempes, dégouttant d'eau, mais souriant quand

même, salue l'assistance et, de son pas élastique, gagne la côte St-Martin.

Que vouliez-vous qu'il fit ? le soir même, dans une ferme des Cours de Saulcy, il visitait une armoire, changeait de linge, remontait sa garde-robe et laissait à la place ses vêtements trempés. Le lendemain soir Jolibois recevait une lettre où le prisonnier s'excusait d'avoir pris de lui congé aussi rapide et où il le remerciait ainsi que sa « tout douce » moitié des facilités qu'ils lui avaient procuré pour quitter la prison.

VIII

Dès lors, les événements se précipitent : les vols succèdent aux vols; on voit partout le « fin Voleur » et, quand on croit le saisir, il se révèle, par un coup imprévu à trois lieues de là. La gendarmerie est sur les dents; l'insomnie gagne tout le canton.

Il sait se grimer de cent façons et déroute par son audace.

La femme Piançot de Rougifaing, gardant un jour ses deux porcs, voit arriver un « corté » longue blaude, matraque au poing « Combien vos porcs, ma bonne femme ? — Ils ne sont pas à vendre, c'est pour nous. — Vous ne pourrez jamais manger tout cela. Faites attention, on

pourrait bien vous les voler cette nuit. — Il n'y a pas de danger ! notre Coliche (le chien) a de bonnes dents ».

Ce qui ne l'empêcha pas de trouver le lendemain sur sa porte Coliche pantelant avec la mâchoire fracassée. Quant à la « rang » des porcs, elle était vide. Les porcs vivants n'étaient pourtant pas son fort et il préférait généralement attendre qu'ils fussent tués et couchés dans le saloir.

Mais le fin voleur avait les chevaux en prédilection parce que plus faciles à enlever et à conduire. Aussi ceux qui en possédaient ne dormaient-ils que d'un œil et une oreille.

Le père Baijat du Mazeville, plus heureux en cela que les autres était sûr qu'on ne lui prendrait jamais le sien parce que pour sortir de l'écurie il fallait passer sous sa fenêtre où les sabots du cheval se feraient forcément entendre sur le pavé.

Je ne sais si le fin voleur eut vent de la chose. Toujours est-il qu'une nuit il trouva moyen d'enlever le cheval sans réveiller le propriétaire. Il est vrai qu'au préalable il avait eu soin de s'introduire dans la maison, pendant que les gens dormaient, pour faire main basse sur le linge dont ensuite il avait enveloppé soigneusement les pieds du cheval.

C'était généralement dans les foires qu'il se débarrassait des animaux volés. Mais pour dérouter les poursuites, il ne craignait pas de franchir la nuit des distances considérables. Cependant, à la longue, toute la maréchaussée d'Alsace et de Lorraine, dûment stylée, surveillait tous les marchés.

Un jour sur le champ de foire de Saâles déguisé en paysan cossu, il présentait un superbe cheval. Il vit deux gendarmes s'approcher en discutant « Je vous dis que c'est lui » insistait l'un deux.

Que fait Jacques ? Il grimpe sur le dos de son cheval et détale à grande allure en criant « Oui, c'est lui, tenez-le bien ! »

Inutile d'essayer de le prendre à la course. Ce n'est donc que par surprise qu'on pouvait s'en emparer. Et pour ne pas éveiller sa méfiance les gendarmes à leur tour se mirent en civil. Il leur fallait des indicateurs pour, au milieu de ses multiples avatars, être certain de le reconnaître. Son propre père s'offrit.

Car s'il était des gens, que sa renommée grandissante affligeait c'étaient bien les membres de sa propre famille. Dès lors on vit donc ce pauvre homme parcourir les foires, les fêtes et toutes les assemblées où l'on pouvait espérer rencontrer son fils. Peine perdue. La présence de son père au

contraire avait pour résultat de le mettre en garde et de le faire disparaître.

IX

Voyant cela, eut-il quelques remords ? Il est certain qu'à ce moment il fut travaillé par une crise d'honnêteté.

Changeant de nom, il alla s'engager comme bûcheron et schlitteur dans les coupes du Rudlin bien résolu à se refaire une réputation.

Ah ! s'il avait pu, comme un vêtement qu'on quitte, laisser là le passé. Mais il se rendit bientôt compte que l'expérience était au-dessus de ses forces. D'ailleurs s'il était bien résolu à oublier le compte qu'il devait à la société, la dite société ne l'oubliait pas. Un rien pouvait le trahir et le faire arrêter. Sa force et son adresse extraordinaires ne tardèrent pas d'ailleurs à éveiller des soupçons chez ses compagnons de travail. Pourquoi aussi, quand on se réunissait au fond d'une combe pour la « marande », la conversation, après mille détours, revenait-elle invariablement sur les prouesses du « fin voleur ». Pourquoi ces regards coulés vers lui à la dérobée et ces questions insidieuses par lesquelles on essayait de le faire sortir de sa taciturnité voulue.

Il aurait fallu qu'il se décidât à s'en aller au loin. Mais, vous l'ai-je dit ?, il ne pouvait s'arracher au sol natal. Sans remonter à Danton, combien de coquins d'envergure ont eu cette faiblesse. C'était donc vers son hameau invariablement qu'il revenait comme à un port de relâche et de salut. Ses parents de moins en moins voulaient le voir. Mais il avait trouvé chez des voisins moins scrupuleux des complicités qu'il savait largement payer.

Jamais d'ailleurs dans ce coin favorisé, on n'avait eu à se plaindre de son indécatesse. En admettant qu'il y eût chez quelques-uns des cachettes et des bas de laine, ils pouvaient dormir tranquilles, certains qu'il n'y toucherait point : le loup dit-on, ménage ses voisins. Il s'offrait même, à l'occasion, le luxe et la satisfaction de faire le grand seigneur. La Maguisrelle une pauvre vieille, avait perdu sa chèvre et pleurait de toutes ses larmes cette unique ressource.

Il disparut deux jours et lui ramena, de je ne sais d'où, le plus superbe échantillon de la race caprine qu'on eût pu trouver à dix lieues à la ronde. « Et vous savez, lui dit-il, vous pouvez la sortir sans crainte ; celle-là je l'ai payée ». Était-ce vrai ? C'était possible après tout puisque la vieille ne fut jamais inquiétée.

Donc sa tentative de réhabilitation ne réussissant pas à son gré, il prit

définitivement son parti de finir dans la peau du vieil homme.

Un matin qu'il était à faire des fagots, sa serpe, l'honnête serpe du travail, lui parut tout à coup si lourde qu'il la jeta au loin.

En sortant de la forêt, il entra dans une ferme où il ne trouva personne. Une preste perquisition lui fit découvrir dans une « charlotte » au haut d'un placard, une somme de 400 francs.

Il se retirait nanti du magot lorsque survint une fillette d'une dizaine d'années.

Le placard ouvert ne lui laissa aucun doute sur la nature de la visite de l'étranger. Elle se mit à sangloter, et avec la naïveté de l'enfance : « Je vous en prie, Monsieur le voleur, rendez-moi notre argent ! Sans cela je serai battue par papa ». Et suppliante elle joignait ses petites mains.

Alors, vous me croirez si vous voulez, le « fin voleur », la terreur du canton, le réprouvé, après un moment d'hésitation revient sur ses pas et, sans dire un mot, jette les écus sonnants dans le tablier de l'enfant.

Comment voulez-vous qu'en le craignant on n'admirât pas un tel homme.

Ne pouvant plus fréquenter les foires il se fit colporteur, marchand de chapelets alimentant sa balle, gratuitement toujours,

aux magasins les mieux assortis. En une nuit, notamment la boutique des Salmon, marchands de drap à Fraize, se trouva nettoyée.

Le prix auquel les marchandises lui revenaient permettait à Jacques de les écouler vite et à bon compte. Aussi ne manquait il pas de clients. Il lui était loisible en même temps, traînant ainsi de ferme en hameau, d'épier les bons coups à faire.

Mais il avait beau se déguiser, on commençait à le connaître et sa trace était vite relevée. Il fut ainsi plus d'une fois forcé d'abandonner sa balle aux mains de l'ennemi pour éviter d'y laisser sa personne.

X

Le plus dangereux et le plus déterminé des limiers lâchés à ses trousses était le brigadier de gendarmerie Bûcher.

Celui-ci paraissait bien déterminé à s'emparer coûte que coûte du « fin voleur ». Et pour cela il ne s'accordait ni nuit ni repos. Comment se débarrasser de ce gêneur ? L'imagination féconde de Jacques longtemps s'exerça à ce problème. La solution fut trouvée dans un moment où il la cherchait le moins.

Par un jour d'hiver, il fut pris en chasse par Bûcher au-dessus du Chipal. Leste comme il l'était il lui eût été facile de le distancer comme d'habitude. Mais ce jour là il parut mettre moins d'empressement et de facilité à fuir. Aussi je vous laisse à penser avec quel train l'autre le menait.

La nuit tombait et la neige couvrait la terre.

Dans ce pays accidenté et qu'il connaissait parfaitement le voleur évoluait avec facilité. Le gendarme, absorbé par la poursuite, suivait toujours sans se rendre, compte de l'endroit où elle le conduisait. A un moment donné Jacques fit un crochet subit et le pauvre gendarme emporté par son élan, tomba du haut d'une roche qui surplombe la vallée, et alla s'écraser sur la route.

Ce dénouement tragique n'était peut-être point dans le programme de Jacques. Mais, par la force des choses, il devenait criminel.

Le compte à rendre augmentait toujours et ne lui laissait plus d'autre alternative que de s'enfoncer de plus en plus dans le deshonneur.

Alors il se mit à voler pour voler, pour ainsi dire indistinctement ce qui lui tombait sous la main.

Une nuit il s'attelle à une voiture qu'il trouve dans la rue au Valtin et l'amène jusqu'à la Poutreau. S'apercevant dans le matin qu'on était à ses troussees il lance la voiture au fond d'un remblai et gagne les ha gis de la Roche.

C'est au pied de cette montagne où se trouve aujourd'hui la gare de Fraize, qu'il avait fini par établir son repaire.

Le père Houillon, marchand de bois avait là son dépôt. Sous l'amoncellement des troncs derrière les « rôles » de bûches et les tas de fagots, Jacques s'était pratiqué une retraite confortable et sûre que jamais personne ne soupçonna et d'où il pouvait surveiller à cent mètres de distance, la caserne de gendarmerie.

Aucune sortie, aucune rentrée ne lui échappait et il pouvait ainsi, presque sans danger, se livrer à son industrie.

Ce n'est que bien plus tard, l'odyssée que je conte étant terminée, que l'on découvrit le repaire. Que n'y trouva-t-on pas : outre les fausses clefs et les pinces, outils habituels de la cambriole, il y avait un matelas, des couvertures, des bouteilles vides et pleines, des reliefs de festin, témoins du sybaritisme pratique de l'hôte.

La dîme des poulaillers et des réservoirs, l'impôt levé sur les caves : *borates* et

anglaises pêchées au lacet par les larmiers, trouvaient là leur tombeau.

Mais n'anticipons pas.

XI

Avec le succès, l'ambition était venue à notre drôle. Foin des petits larcins ! il ruminait un coup à le rendre riche pour toujours.

En face de son gîte il voyait aussi la maison de M. Mengin le percepteur et l'idée lui était venue depuis longtemps d'enlever la caisse.

Or donc, en fin d'année, le soir d'un jour de foire, comptant sur d'abondantes rentrées, il s'en vint rôder autour du trésor.

Mais les portes étaient bien verrouillées, les persiennes du bureau bien assujetties. Par derrière, donnant sur le jardin, seule une croisée n'avait pas de volets. C'était là le point faible de la place. Cette fenêtre il fallait la forcer en tâchant de ne pas éveiller le percepteur qui couchait au premier avec sa famille.

Un diamant grinça sur le verre, la vitre fut enduite de boue et sous une poussée savante, tomba presque sans bruit.

Notre.coquin dans la place vint au bureau, trouva la clef sur la porte, referma sans bruit alluma sa queue de rat et alla au secrétaire où dormaient les écus convoités. Mais il était fermé et il fallut travailler. Sous la pesée de la pince tout céda : de l'or ! de l'argent ! il étendait la main. Crac ! c'est la porte du vestibule qui grince.

Le voleur se croit surpris ; il se jette sur ta croisée, ouvre les volets et détale. Pendant ce temps le père Mengin, indisposé cette nuit-là sortait, faisait un petit tour hygiénique dans sa cour de derrière et rentrait sans rien soupçonner.

Ce n'est que le matin qu'il constata l'effraction et le reste. Le fisc l'avait échappée belle !

Cette entreprise manquée ne découragea pas un gaillard qui avait tant de corde à son arc.

Est-ce lui qui, dans le même moment, déguisé en curé, un bréviaire sous le bras, onctueux et bénisseur, traversait Gérardmer et allait, en plein midi, dévaliser la sacristie sans oublier les troncs ?

Ma documentation incomplète ne me permet pas de l'affirmer, mais il en était bien capable et la chose est d'autant plus probable qu'elle se produisit peu de temps après que, pendant la messe, on eut

cambriolé la garde-robe du curé de la Grand'Paroisse.

Sa visite nocturne chez le percepteur eut un résultat inattendu.

L'administration excédée par les méfaits de plus en plus multipliés du « fin voleur », furieuse des insuccès de ses agents, finit par croire qu'il y avait entre ceux-ci et le bandit une entente secrète. Conclusion : les gendarmes furent mis sur la sellette et finalement, toute la brigade fut changée.

XII

C'était encore le beau temps des diligences et du roulage. Fraize placé sur la route de St-Dié à Colmar, était alors le grand centre des relations entre cette partie de la région vosgienne et l'Alsace.

Il devait surtout cette situation prépondérante à l'initiative d'un habitant du pays M. Georges Maire qui avait créé tout un service de transports pour voyageurs et marchandises s'étendant sur toute la région.

Ses lourds chariots s'en allaient jusqu'au Havre prendre le coton.

Les chargements, hauts comme des montagnes, traversaient la France pour alimenter l'industrie naissante de la vallée.

Ou bien, des muids entiers liés de grosses chaînes venaient d'Alsace se dirigeant sur Paris par les routes trépidantes au roulement des hautes roues, au pas de trois robustes chevaux attelés de front.

Tous les jours une diligence partie de St-Dié arrivait vers onze heures allant vers Colmar. Une heure après une autre partie de Colmar passait partant à St-Dié.

Et c'était ainsi vers le milieu de la journée devant l'hôtel de la poste qui était comme le cœur de l'organisation, un bruit réjouissant de sonnailles, de claquements de fouets et d'abois de chiens et à l'intérieur un train train de vaisselle et de verres choqués avec des cris et des chants de rouliers ébriolés.

La diligence apparaissait-elle dans un nuage de poussière avec un bruit de ferraille et de grelots, des valets en sabots, des servantes en tablier blanc, se précipitaient. Le lourd véhicule arrêté, les coursiers blancs d'écume étaient dételés et remplacés par des chevaux frais ; les voyageurs descendus se dégourdisaient les jambes ou, entrant à l'hôtel expédiaient un déjeuner.

Un coup de trompe du postillon : chacun reprenait sa place dans la caisse pansue chargée d'un monceau de bagages ; un facteur apportait les dépêches et fouette cocher !

Un jour d'avril la diligence partant de St-Dié avait embarqué une dame de Colmar. menue et sémillante, un notaire se disant de Mulhouse : chapeau tromblon, redingote correcte, longs favoris et lunettes noires avec, sous le bras une serviette gonflée ; un commerçant en draperies de St-Dié allant également à Mulhouse ; un artilleur à brandebourgs fleuris regagnant sa garnison de Strasbourg ; deux fils d'Israël se rendant à une foire quelconque et enfin deux religieuses de la Providence dont les cornettes aux larges ailes tenaient deux coins de la voiture. D'autres voyageurs encore s'entassaient dans le coupé.

Pendant que roulait la lourde machine ainsi chargée les deux juifs s'étaient mis à étirer leur courroie et les deux sœurs à égrener leur rosaire: chacun priait à sa façon.

Entre les quatre autres voyageurs la conversation n'avait pas tardé à devenir animée et même enjouée : ce notaire à l'air si grave s'étant montré galant et expansif comme un homme du monde.

Il parlait si bien de toutes choses et de ses petites affaires notamment avec un fort accent alsacien, il est vrai, qu'on se sentait avec lui incité aux confidences. Il put ainsi apprendre que le long cabas noir que la dame menue serrait avec dévotion sous son bras contenait, outre des papiers précieux,

une ample provision de pécune et que le sac de voyage que le négociant en tissus avait calé sous la banquette pouvait être également de bonne prise.

Fraize ! tout le monde descend ! Seules les religieuses restent dans la voiture avec les bagages pendant que les autres voyageurs se dispersaient vers les petits coins ou s'engouffrent dans l'hôtel.

Le notaire redevenu solennel demande cérémonieusement « un champre pour revoire son toilette ». La patronne Mme Remy. lui indique un cabinet attenant à la cuisine et donnant sur le jardin.

Un instant après un grand gaillard, figure glabre, vêtu en postillon, un fouet passé autour du cou, se présente à la portière de la diligence et, avec une aisance, qui inspire toute confiance aux bonnes religieuses, enlève le cabas et le sac de voyage et rentre dans l'hôtel par la porte cochère.

Puis le notaire étant sorti de son cabinet de plus en plus solennel et sa serviette sous le bras, chacun s'empresse de regagner la voilure.

Là, coup de théâtre « Mon cabas ? — Mon sac ? » Les religieuses expliquent ; on rentre dans l'hôtel ; on interroge ; personne ne connaît le postillon voleur ; on fouille partout : rien !

La petite dame pleure; le marchand sacre ; le notaire lève les bras au ciel; les sœurs gloussent ; le militaire s'esclaffe ; la foule s'assemble : des regards torves cherchent tes deux juifs qui, seuls, restent placides.

Enfin la police arrive : enquête ! « Foui, Mossieu, le Pricatier, chai fu gomme che fous fois, par la fenêtre du gabinet, un grand caillard, fêtu d'un plouse, charché de baquets, s'en aller par le chardin. Chai bas eu méfiance ; on n'a chamais fu doubet bareil. Nous sommes dombés tan zun goube-corge — Ce ne peut être que le fin voleur — Foui, Mossieu le Pricatier, z'est le vin foleur ! fous ne fous trombez bas. »

C'est ainsi qu'en son jargon Maître Strauss explique l'exode des précieux colis.

Et voilà comment il y eut un délit de plus à l'actif de mon héros. Dans ces conditions toute recherche devenait bien inutile. Aussi le brigadier s'empressa de clore son procès verbal que tout le monde signa et il se hâta de déguerpir, penaud d'impuissance et la rage au cœur.

Pensez, donc : c'est à deux pas pour ainsi dire, dans l'ombre tutélaire de la gendarmerie que cette fois le bandit venait d'opérer. De quoi ce risque-tout ne serait-il pas capable demain ? A quelles épreuves

nouvelles son amour-propre de gendarme n'allait-il pas être soumis.

Pendant ce temps la diligence ne partait toujours pas et celle de Colmar était arrivée. Il fallut tout expliquer aux nouveaux-venus et les lamentations recommencèrent et la rue s'emplit au point que toute circulation devenait impossible. Il fallait en finir. M. Georges Maire lui-même intervint. Le drapier n'ayant plus de quoi alimenter son voyage consentit à reprendre la voiture pour St-Dié. Quant la dame colmarienne elle refusait de repartir espérant toujours qu'un hasard lui ferait retrouver son bien. « Pensez donc, avoua-t-elle tout bas à M. Georges Maire, il y avait dans mon cabas, non seulement 300 francs, mais une collection de lettres, auxquelles je tiens plus qu'à la vie. Mon honneur de femme est donc entre les mains d'un voleur de grand chemin.

Combien il va lui être facile de me faire chanter, en menaçant de tout livrer à mon mari ». Cet argument ne pouvait laisser insensible uu homme galant.

« Ecoutez, lui dit-il. je ne vois qu'un moyen de recouvrer votre bien : c'est d'écrire ici même et tout de suite au fin voleur — Comment ? lui écrire ! — Mais parfaitement, ce bandit n'est pas insensible aux prières. Et puis, quoique voleur, je ne le crois pas capable d'une lâcheté. Écrivez,

vous dis-je, — Mais à qui ? Où ? adresser ma lettre ?) — Mettez simplement A Jacques dit le Fin Voleur. Aux bons soins de M. Thomas, facteur.

Ne vous inquiétez plus. Ce facteur est un homme de ressource ; il saura bien la faire parvenir ».

Un instant après, dans le salon de M. Georges Maire, la pauvre femme d'une main tremblante écrivait.

Je vais vous paraître bien téméraire ou bien folle, Monsieur, mais n'attribuez qu'à l'excès de ma peine la démarche que je tente.

On m'assure que c'est vous qui venez de dévaliser la diligence de Colmar. Or au nombre des objets enlevés se trouve un paquet de lettres auxquelles je tiens beaucoup. La raison : vous la découvrirez si vous avez la curiosité de les lire. Hélas ! vous y verrez que je ne suis pas un modèle de vertu et que je ne mérite pas la réputation d'honnêteté qui m'est faite et que je tiens pourtant à conserver.

Mais je suis une faible femme et j'implore votre pitié. On me dit que vous êtes galant homme et que vous êtes incapable de me tourmenter par plaisir ou par cupidité. Rendez-moi mes papiers et je vous en aurai une reconnaissance infinie.

Voyez que je suis franche avec vous. Ma lettre d'ailleurs est un aveu et, si je me suis trompée, il vous sera facile d'en tirer parti pour me perdre. Mais je ne veux pas m'arrêter à cette pensée.

Si vous voulez bien exaucer ma prière rapportez ou faites rapporter ce que je vous demande, à Mme Schwoob, 7. rue des Vieux. Remparts à Colmar. Ou bien comme tous les matins à 7 heures je me rends à l'église, arrangez-vous pour vous trouver sur mon chemin. Ne m'envoyez rien par la poste, j'aurais trop peur des indiscretions, mais tâchez que tout soit remis à moi même.

Ai-je besoin de vous assurer que je saurai prendre toutes dispositions pour vous éviter des ennuis.

Agréez, Monsieur, l'assurance anticipée de ma vive gratitude. Elia Schwoob.

M. Georges Maire se chargea de la missive et s'empessa de faire embarquer les voyageurs. Enfin la diligence partit avec plus de trois heures de retard.

A peine en route le notaire se penchant vers Mme Schwoob lui dit « Eh bien gère Madame, que bensez-vous faire ? — Hélas ! rien et je crois que j'ai outre mon malheur commis une sottise — Gomment ? — Je viens d'écrire au fin voleur. On m'a assuré qu'il recevrait ma lettre et qu'il

pourrait bien me restituer certains papiers qui n'ont pour lui aucune valeur et auxquels je tiens. — Ah ! et fous groyez afoir vait une sottise — Je le crains bien — Nous ferrons, nous ferrons. Mais fous afez beut-êtr pien vait — Vous connaissez donc le fin voleur — Un beu, assez, beaucoup, Madame ! »

En ce moment le trot des chevaux se ralentissait et la voiture arrivée à Barançon commençait à gravir la montée du col du Bonhomme.

Mors, se décidant tout à coup, le notaire se leva, ouvrit la portière et descendît. Puis se tournant vers les voyageurs, et tout en suivant la voiture. « Madame, puisque vous m'avez écrit, je vais attendre votre lettre. Mesdames et Messieurs, le fin voleur vous salue ! » Et il disparut dans le bois.

Abrégeons: Deux jours après, à l'heure où les bourgeois de la ville s'entassaient dans les brasseries, un paysan portant sous un bras le riflard bleu de famille et à l'autre un grand panier à couvercle d'où sortait ostensiblement une longue tête de canard,, sonnait à la porte du N° 7, rue du Vieux Rempart à Colmar. A la bonne qui vint ouvrir. « Je voudrais parler à Madame ». Mme Schwoob survenant « que voulez-vous, brave homme ? ». Alors lui s'approchant « Le fin voleur ! ». Et vous eussiez vu cette pauvre petite femme pâlir

et se mettre à trembler de tous ses membres. « Ah oui... entrez donc » Ouvrant la porte d'un cabinet de travail plein encore de fumée de tabac.

« Comment c'est vous ? vous êtes venu ? Et justement mon mari est sorti ! — Je le sais. Madame, depuis plus d'une heure je fais les cent pas dans la rue.

Mon ancienne voisine, la Maguisrelle, qui, à l'aide de certain signal sait me faire accourir quand c'est nécessaire, m'a remis votre lettre apportée directement par le père Thomas. Bref, voici votre bien ».

Et tirant du grand panier le cabas noir enveloppé de foin, il le lendit en disant « Tout y est : le postillon rapporte l'argent ; le notaire les paperasses » Déjà avec une hâte fébrile, Mme Schwoob, fouillait. Comment le tout ? C'est tellement invraisemblable ce qui m'arrive !... Mais je ne vous ai redemandé que les lettres. Gardez l'argent et permettez que j'y ajoute. — Non, non, j'accepte l'argent gagné par mon industrie ; et il eut un sourire forcé et triste, mais pas un sou de plus. — Vous êtes un drôle de voleur. Je vous avoue que je ne vous comprends pas. — Ni moi non plus ; mais c'est comme ça. Le plaisir d'obliger une femme charmante me suffit. — Ah ! vous méritez mieux que votre sort. Dites moi, que puis-je faire pour vous ? ne pouvez-vous changer de métier ?— Non

Madame, il est trop tard. — Attendez, laissez moi au moins vous remercier ; si vous saviez quel soulagement vous me procurez. Mais, dites-moi.... — Oui, le notaire, le palefrenier. Eh bien les deux, avec le fin voleur, c'est la même personne.

Dans le cabinet de Mme Remy, j'ai ôté mes lunettes mon tromblon et mes favoris ; j'ai endossé la blouse fripée qui gonflait ma serviette et, sortant par la fenêtre qui donne sur le jardin, je suis rentré par une porte, de moi connue, dans les écuries. Le coup fait, j'ai repassé par le même chemin. Revenu dans le cabinet j'ai enfoui cabas et sac dans la gaine de l'horloge. Un moment après je revenais Me Strauss, notaire et vous savez, le reste jusqu'au moment où je vous ai faussé compagnie. Pendant la nuit je suis revenu à l'hôtel de la Poste par les jardins ; j'ai poussé la fenêtre dont j'avais laissé l'espagnolette tournée pour être quitte de demander la porte. Comme aucune perquisition n'avait eu lieu dans ce cabinet et qu'on ne remonte plus l'horloge depuis plus de dix ans, tout était là tranquillement à m'attendre. Et voilà !

Mais que vont penser mes gens d'une si longue entrevue avec un marchand de volailles. — En effet. Laissez-moi faire. Et prenant par les pattes son canard qui se mit à nasiller désespérément, il cria d'un ton colère en ouvrant la porte avec fracas

« Non, Madame, pour ce prix là c'est impossible. Quant à venir vous en offrir d'autres, n'y comptez pas. Jamais vous ne me reverrez dans votre bagnole. \dieu Madame ! »

Et la petite bonne accourue pour reconduire et pour entendre, refermait la porte de la rue en murmurant « quel grossier personnage ! Il est vrai que d'habitude Madame ne marchande pas tant »

XIII

A quelque temps delà, deux gendarmes, un jour de fête, jouaient aux quilles devant un cabaret à Chalgoutte avec une demi-douzaine de civils. L'un de ceux-ci se faisait surtout remarquer par sa force et son adresse. L'énorme boule enlevée d'un bras robuste décrivait dans le ciel une haute parabole et allait ensuite tomber- au milieu des quilles qui s'égaillaient. Nos braves Pandores admiraient et, se piquant au jeu, les parties succédaient aux parties et les tournées de vin aux tournées de bière. Dans la tendre fraternité née des communes libations, tout ce monde se délectait.

Mais quelqu'un troubla la fête. L'adolescent nigaud qui renvoyait les boules cria tout à coup « Dis donc Jacques,

c'est à ton tour de payer le quilleur ! ». A ce nom de Jacques, vous eussiez vu la scène changer tout à coup. Deux des joueurs, redevenus gendarmes, s'élancent vers leur prestigieux partenaire. Mais celui-ci déjà s'est jeté à terre et en quelques tours de roue prend le large et les laisse tout déconfits.

Vous pensez qu'après pareille alerte, il va se tenir tranquille au moins quelques jours ? Erreur. C'est le moment qu'il choisit pour mettre à exécution un de ses projets les plus audacieux et j'ajouterai le plus fou puisqu'il n'a pas réussi.

Aussi bien sa chance surprenante avait fini par le rendre téméraire au point où toute probabilité de réussite se dérobe.

Il ruminait le coup depuis longtemps. Puisque les gendarmes se déguisaient en civils pour essayer de le prendre, lui pouvait bien endosser l'uniforme pour essayer- de leur échapper.

Sans compter que, brûlé comme il l'était sous tous les costumes connus, ce magique uniforme pouvait pendant quelque temps lui refaire une vertu rendant possibles de nouveaux exploits.

Il connaissait suffisamment les habitudes de la maison pour savoir que la porte de derrière de la gendarmerie ne serait pas

fermée tant que les deux hommes en tournée ne seraient pas rentrés.

Il se disait aussi — et c'était vraisemblable que ses deux partenaires de tout à l'heure, ennuyés par leur insuccès ne se hâteraient pas de réintégrer la caserne. Pour la première fois il se trompait mais avec quelles circonstances atténuantes !

Caché dans son repaire, il attendit la nuit, vit les hôtes de la gendarmerie rentrer et quand il crut que la lourdeur du premier sommeil tenait tous les yeux clos, à travers les jardins il s'avança.

Comme il l'avait prévu, la porte de derrière n'était pas fermée. Il entra, précautionneux, traversa le corridor à pas de loup et alla droit à la chambre à coucher du brigadier. Il écouta : tout semblait dormir. La porte s'ouvrit sans bruit. Un pâle rayon de lune lui permit de voir l'intimité nocturne d'un honnête ménage : un grand lit d'où partaient des ronflements non simulés, un berceau où reposait un enfant, des vêtements jetés à même sur des chaises. Il prit sou temps, chercha le pantalon, la tunique, sans oublier les bottes et le tricorne. Le tout roulé en ballot sous son bras il sortit comme il était venu.

Mais le destin était las de le protéger ; l'heure fatale était sonnée, qui devait mettre

fin à cette lutte d'un seul contre toutes les forces d'une société sur la défensive.

Comme il franchissait le seuil de la porte extérieure, les deux gendarmes qui revenaient de leur tournée se dressèrent devant lui.

Il n'y eut pas d'explications, mais tout de suite un violent corps à corps, des cris éperdus « A nous ! à nous ! ».

A coups de poing formidables, Jacques était parvenu à se dégager et à se jeter dans un carré de choux où il butta et s'étendit tout de soir long. Ses adversaires étaient déjà sur son dos. Il se releva et se mit à les traîner agrippés qu'ils étaient à lui à travers le jardin.

Les gendarmes haletaient, le sang les aveuglait; il allait s'échapper, mais un bruit de galopade, des appels ébranlaient, la caserne éveillée.

Le brigadier en chemise, d'autres gendarmes pieds nus et armés accouraient. Il était temps. On entendit le coup mat d'une crosse sur un crâne osseux; le « fin voleur » s'abattit.

Le coup était mortel. Dans tout ce grand corps maintenant immobile, seuls les yeux semblaient vivre encore.

On l'allongea sur une échelle et on se mit en devoir de le transporter dans la prison.

A la lueur dansante des falots, crut-il lire sur les visages penchés vers lui une expression de moquerie ou de triomphe ? Il fit un effort et expectora ces mots : « Grands lâches ! ». Le sang lui vint aux lèvres; il était mort !

FIN

E. MATHIS

Table des matières

Jean des Aulnes.....	3
I.....	3
II.....	14
III.....	28
Le Râs Bachtion.....	38
I.....	38
II.....	41
III.....	43
IV.....	44
V.....	51
VI.....	54
VII.....	58
Petite Histoire dans la Grande.....	77
I.....	77
II.....	80
III.....	82
Le Fin Voleur.....	89
I.....	89
II.....	92
III.....	98
IV.....	101
V.....	104
VI.....	108
VII.....	114
VIII.....	122
IX.....	125
X.....	128
XI.....	131
XII.....	133
XIII.....	144